ter sa douleur qui est déjà trop terrible.

L'ecclésiastique s'approcha aussitôt de Sophia qui, après avoir entendu la menace du geolier, s'était collée à sa mère, en s'écriant : Monstres, vous m'arracherez plutôt la vie que de me séparer de ma mère. Suspendue pour ainsi dire à son sein, elle avait passé autour de son cou ses longs cheveux, et tenant le bout entre ses dents, tandis que ses deux bras ceignaient sa mère, elle semblait vouloir défier toutes les forces imaginables. Mais l'ecclésiastique lui ayant dit quelques paroles à l'oreille, elle embrassa encore une fois sa mère en frémissant; on voyait qu'elle rassemblait tout son courage pour ce dernier effort qu'elle

la moindre attention aux cris aigus, qu'arrachait de temps en temps à la malheureuse prisonnière, la violence de leur pression, si bien que le geolier, s'apercevant qu'Aglaonice, dont le sang se coagulait dans une partie du corps, était prête à défaillir, lui approcha de la bouche une gourde qui contenait de l'eau-de-vie, afin de ranimer un peu ses forces; mais elle détourna la tête, en le remerciant cependant de son humanité. Allons, dit le geolier ému de cette douceur, un peu de courage; c'est un terrible moment, j'en conviens, mais il sera bientôt passé. — Le courage, répondit la prisonnière d'une voix plus forte qu'on ne l'en aurait cru capable, à cause de sa faiblesse, il ne me manquera jamais pour la cause

de mon Dieu et de la Grèce; puis elle ajouta à l'ecclésiastique, qui l'encourageait dans cette dernière agonie : Mon ami, je suis moins à plaindre que vous le croyez peut-être; il n'y a en moi d'abattu que ce qui est mortel; mais la substance invisible, inaltérable, que Dieu a détachée de lui-même pour animer mon corps, cette âme qui me fait penser, se débat dans mon sein; je la sens qui cherche à s'échapper de sa prison d'argile; elle veut se réunir au grand être, principe de tout, dont elle est sortie, afin de jouir d'un bonheur éternel que le pélerinage de la vie lui aura sans doute valu parmi tant de rudes épreuves. Ah! si jamais j'avais eu le malheur de douter de l'immortalité de l'âme, les approches de mon

Bouquerot
.18
V.2
SMRS

NINA,

OU LE

CHATEAU DE JOUVENCE.

NINA,

OU LE

CHATEAU DE JOUVENCE,

CHRONIQUE DU IXe. SIÈCLE,

Publiée en vieux langage par l'auteur du *Voyage Sentimental;* retouchée et mise en nouveau style par l'auteur d'*Angéline*.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez J^h. CHAUMEROT, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIES DE BOIS, N° 188.

1808.

NINA,

OU LE

CHATEAU DE JOUVENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Par sa douceur inaltérable, sa constante soumission, sa prévenance soutenue, Nina étoit parvenue à apprivoiser un peu l'ours avec lequel elle étoit contrainte de vivre. Déjà elle en étoit moins tourmentée; déjà elle commençoit à en être estimée à sa valeur. Le tyran, lassé de persécuter un ange qui jamais ne murmure, qui, au contraire, baise la main de son bourreau, montroit dans ses brusques

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

procédés un amendement qui donnoit l'espérance d'un avenir moins fâcheux. Hélas ! elle fut bientôt renversée cette douce espérance.

A cette époque, un petit manoir seigneurial, qui étoit dans le voisinage de Salornay, se trouva loué par un homme du clergé.... au moins quant à l'habit ; car quant aux mœurs il s'en falloit beaucoup qu'il fût digne d'en être. Du reste, on ne savoit ni qui il étoit, ni d'où il venoit. Seulement il se nommoit l'abbé Touchard : et son titre et son habit le mettant de niveau avec tous les états, le comte de Salornay, après les visites de début, ne fit aucune difficulté d'y accepter un repas, et de s'y rendre avec Nina.

Il s'y trouva une nièce qui n'avoit pas encore paru, n'étant arrivée dans le pays que quelque temps après son oncle; mais d'après ce que j'ai dit de celui-ci, on peut préjuger ce qu'elle est, surtout lorsque j'ajouterai qu'elle étoit son élève.

L'abbé Touchard.... mais non; quoiqu'il se fasse ainsi qualifier, je ne puis me résoudre à lui donner ce titre dont il n'est pas digne, et je ne l'appellerai jamais autrement que Touchard. Touchard donc, avoit recueilli sa nièce orpheline à l'âge de dix ans, parce qu'elle étoit gentille, et dès-lors annonçoit de reste ce que de reste aussi elle avoit réalisé. L'oncle s'étoit bien promis qu'il seroit payé de ses peines et de sa charité envers la gen-

tille orpheline. Il n'avoit eu garde de laisser passer l'époque de l'échéance; et depuis il ne cessoit d'en agir à sa volonté.

Cela duroit ainsi depuis trois années, pendant lesquelles les dispositions de la nièce, développées par l'expérience de l'oncle, en avoient fait un chef-d'œuvre de ce genre. Tournure étudiée, propos adroits, et, dans le regard, agacement de courtisane mélangé avec insinuance de fausse dévote : il résultoit de tout cela un ensemble si attrayant, si amorçant, que nul ne pouvoit y résister.

Aussi le seigneur de Salornay n'y résista-t-il pas. Le diamant qu'il possédoit perdit son éclat à ses yeux : cette pierre fausse l'éblouit,

et dès ce moment, il n'eut plus d'yeux que pour Reinette : ainsi se nommoit la dangereuse nièce de Touchard.

Reinette ne manqua pas de s'en appercevoir. Nulle femme n'est aveugle sur l'effet qu'elle produit, même sur celui qu'elle va produire, et moins encore que mille autres, les nièces comme Reinette, d'oncles comme Touchard.

Celui-ci ne manqua pas non plus de s'en appercevoir ; et aussitôt, d'un coup-d'œil, il s'entendit avec sa nièce pour tendre des panneaux. Cela étoit peu difficile : il ne faut point de filets si déliés pour attraper l'orgueil. Avec la flagornerie elle se laisse conduire où l'on veut; et puis, l'adresse d'une jeune co-

quette, et l'astuce d'un vieux renard unis ensemble.... Qui pourroit y résister? Certes! ce n'étoit pas le seigneur de Salornay, le plus sot de tous les hommes; sitôt que, sans en rougir, mais au contraire, en se pavanant, il s'entendoit louer sur sa figure, sur son esprit, et trouvoit tout simple que Reinette devînt amoureuse de lui à la première vue.

Et Touchard, pendant que sa nièce séduisoit le comte de Salornay, convoitoit la belle Nina.

CHAPITRE II.

Mais quoi ! si l'oncle et la nièce sont ensemble comme il vient de l'être dit, se peut-il que, de concert, ils forment le projet annoncé ?

Oh ! l'on voit bien qu'il ne connoît pas de semblables personnages, celui qui fait cette question : ou bien il a oublié que depuis trois années ils vivent ensemble librement....

L'oncle et la nièce avoient en outre un grand motif : la vie dissolue que menoit Touchard, les dettes dont il étoit accablé, ne lui laissoient de ressource que de trouver quelque dupe aux dépens de

qui il pût réparer le passé, et s'assurer pour l'avenir les moyens de continuer ainsi. De plus, il auroit voulu faire de sa nièce comme des leurs il voyoit faire à d'autres. Lorsqu'ils en étoient las, ils leur donnoient une bonne dot, et en affubloient quelque vilain assez aveugle pour n'y rien voir, ou assez misérable pour n'y pas regarder.

Or, il leur parut du premier coup-d'œil que le seigneur de Salornay, dont la fortune pouvoit réparer celle de Touchard, et fournir une bonne dot à Reinette ; il leur parut, dis-je, que le comte se laisseroit aisément tromper. Une fois qu'ils s'en seroient emparés, ils le tiendroient si bien, qu'il ne pourroit leur échapper, sans

leur laisser une bonne partie de sa fortune. Si, en même temps, sa compagne donnoit dans le piège qui, d'un autre côté, lui seroit tendu, outre le plaisir qu'auroit Touchard d'une si belle capture, il en seroit plus assuré de prendre le sot oiseau qui n'auroit plus d'autre guide que sa sottise : et il n'étoit pas besoin de tous ces moyens pour égarer et perdre le comte de Salornay, dont la défaite étoit déjà bien avancée.

Les flèches empoisonnées que lui dardoient les yeux de Reinette, les flagorneries perfides que lui prodiguoit Touchard, les vins de toutes couleurs qu'ils lui versoient sans compter, augmentèrent son amour,

son orgueil, son ivresse; et sur le chapitre de l'orgueil, qui étoit le principal, il en fut bouffi et prêt à crever comme une bulle de savon, lorsqu'à l'office de vêpres l'adroit Touchard se départit en sa faveur des honneurs de l'encensoir. A Salornay, de tels honneurs étoient dus au comte, et il les recevoit comme une dette : mais là, c'étoit un hommage à son nom, à sa gloire, à ses brillantes qualités, à tout ce que sa vanité pouvoit imaginer; et sa vanité s'en réjouit tellement, qu'il auroit payé cette fumée aussi cher qu'on l'auroit voulu. Laissons-le faire; il ne la paiera que trop par la suite.

Même hommage fut rendu à

Nina : mais loin d'être une jouissance pour elle, sa modestie en fut fort gênée. La vertu désire l'estime et craint les honneurs. Aussi les flatteurs ne savent par où la prendre.

Touchard n'avoit pas manqué à table de lui prodiguer les louanges. Chaque fois il l'avoit fait rougir, et n'en avoit obtenu rien de plus. Il avoit cherché à lui lancer des œillades amoureuses, mais toujours sans succès : les beaux yeux de Nina, presque toujours baissés, n'auroient d'ailleurs rien compris à ce langage, si différent de ces regards ardens, mais respectueux, auxquels Maugenet l'avoit accoutumée.

A l'église, Nina ne pensoit qu'à prier, et n'y cherchoit que le recueillement : au banc seigneurial où elle se trouvoit placée, elle auroit préféré un coin obscur, et par son intention elle renvoyoit à Dieu l'encens brûlé devant elle, chétive créature.

Si la vertu étoit aussi défiante qu'elle est insensible à la flatterie, ce seroit un rocher contre lequel viendroient se briser les astuces du vice ; mais elle ne suppose pas le mal qu'il ne soit bien avéré, et ne le voit que lorsqu'il n'est plus possible d'y remédier.

Après tout, qu'auroit servi à Nina d'être plus clairvoyante ? Qu'auroit-elle pu, ayant contre

elle ce Touchard souple comme un serpent, et une fille exercée dans l'art de la plus fine coquetterie, et un époux devant qui elle étoit comme la craintive tourterelle dans les serres du vautour?

CHAPITRE III.

Nina éprouva un frémissement, mais n'osa rien dire lorsqu'elle entendit le comte, son époux, inviter Touchard et sa nièce à venir se réjouir au château de Salornay. Un secret pressentiment lui disoit que cette première visite seroit une prise de possession, et pour elle le commencement de nouveaux chagrins.

Hélas! il ne se trouva que trop fondé son pressentiment. Les visites devinrent bientôt fréquentes et de longue durée. Bientôt encore leur succéda une présence continuelle.

Ce fut alors qu'il ne fut plus gardé aucun ménagement. Touchard disposoit de tout à sa vo-

lonté, faisoit maltraiter et chasser les valets, opprimer encore plus qu'auparavant les vassaux, et vexer tout le monde. Reinette n'avoit pas le temps de former un désir : elle se voyoit la maîtresse, la souveraine, tandis que Nina n'étoit, à bien dire, que la suivante de l'indigne femme qui occupoit sa place, et à qui elle étoit obligée de donner ses propres bijoux pour se parer.

Si encore son mauvais destin s'étoit borné là, elle trouvoit de quoi le supporter dans sa douceur angélique, dans l'amitié de sa bonne Rose, dans cette résignation de véritable piété qui émousse la pointe de tous les maux : mais outre qu'elle se voyoit chaque jour plus durement traitée, elle avoit devant les

yeux le continuel et dégoûtant spectacle d'une effrenée débauche, et trouvoit cette vue plus poignante que les plus cruelles peines.

Ce n'est pas tout encore : Touchard en agissoit de telle manière, qu'il n'etoit plus possible de garder aucun doute sur ses desseins.

CHAPITRE IV.

Que pouvoit faire Nina dans une aussi fâcheuse extrémité ? Aller trouver le comte son époux ?.... mais il est tellement aveuglé, qu'il traitera la chose de calomnie, et que Nina ne rapportera de sa démarche que honte et surcroît de mauvais traitemens.

Pauvre Nina ! que seroit-ce, si tu savois que ton exécrable époux, loin d'être disposé à se montrer outragé des projets formés contre toi, en est le premier confident, et voudroit les voir réussir ?

Voilà comme il doubloit sa marche, ce maudit Touchard, afin de parer à tout, en cas qu'il vînt

à échouer auprès de Nina, ainsi qu'il devoit le craindre.

Il commença, de concert avec sa nièce, par faire si bien, que le comte trouvât son épouse d'abord ennuyeuse, puis insupportable, puis telle qu'il auroit voulu à tout prix en être débarrassé.

Lorsqu'il en fut là, Touchard lui dit : Seigneur comte, je sais un bon moyen ; j'aurai le courage pour vous servir, de la requérir d'amour en secret, au moins elle le croira ainsi. J'amenerai sa vertu jusqu'au point où il sera nécessaire.... et vous en donnerai avis. Vous nous surprendrez avec des témoins, et vous aurez par ce moyen le droit de la répudier, et ne serez plus chargé d'une femme si peu di-

gne de l'admirable seigneur comte de Salornay.

Celui-ci étoit avili au point qu'il agréa cette révoltante proposition, voulant, en éloignant Nina, se livrer encore plus librement à la passion désordonnée que lui inspiroit Reinette ; non que la présence de sa victime fût capable de l'en empêcher, nous avons assez vu le contraire : mais le regard d'une personne vertueuse, s'il n'est pas un frein pour le vice, le tient pourtant si fort à la gêne, que celui-ci est toujours pressé de s'y soustraire.

De cette manière, Touchard ne redoutoit plus rien. S'il trouvoit Nina foible, il en profitoit : si au contraire elle alloit se plaindre à son époux, le coup étoit paré d'a-

vance. En dernier résultat il finiroit par faire chasser la maîtresse de la maison, et en useroit alors à sa volonté, car elle dépendroit entièrement de lui, ne pouvant trouver aucun asile.

Il n'auroit pu rester à Nina que son père : mais son père ne lui restoit plus, quoique vivant encore. On n'a pas oublié que l'hypocrite Molinet s'en est emparé.

CHAPITRE V.

Molinet, qui d'abord étoit vendu au seigneur de Salornay, ensuite plus encore à Touchard, enfonçoit toujours davantage le pauvre comte de Jouvence dans le cloaque de l'ivrognerie ; et, abusant de son cœur généreux et de sa vanité, il faisoit la main de ses deux commettans et la sienne.

Celle de Touchard se trouva, et l'on s'en doute bien, la plus forte et la mieux nourrie. Le comte, même au milieu de ses débauches, entendoit dans sa conscience cette voix déchirante qui lui reprochoit d'avoir sacrifié sa fille. Alors Molinet lui conseilloit d'appaiser le

ciel en abandonnant à Touchard, tantôt un champ, tantôt une métairie, pour fondation de prières, lesquelles, ajoutoit Molinet, on répétera, tant que durera le monde, qu'elles sont récitées en mémoire de très-haut, très-vaillant, et très-généreux seigneur comte de Jouvence.

Le pauvre homme, tourmenté par sa conscience, amorcé par sa vanité, chaque jour plus foible de tête, donnoit aveuglement dans le piège. Quand il se trouvoit ensuite sans argent, le comte de Salornay lui en prêtoit, moyennant que, pour très-peu, il engageât des objets d'une grande valeur.

Molinet, de chaque côté, avoit un petit bénéfice; et avec les parts

légères que lui abandonnoient le comte et Touchard, et celles qu'il recueilloit lui-même, il se faisoit une assez bonne portion.

Insensiblement le comte de Jouvence perdit la santé, et s'abrutit au point de ne plus connoître que la table et le lit, et de penser que, s'il eût fait autre chose que boire et dormir, ç'auroit été une dérogeance pour un seigneur tel que lui : il finit ainsi par tomber en enfance.

Ainsi, il ne pouvoit plus servir de réfuge à la malheureuse comtesse de Salornay, que même il ne pouvoit plus aller voir, et qu'il auroit en vain appelée auprès de lui. Le Maugenet auroit bien su y faire obstacle. Au surplus, ce n'auroit

pas été pour long-temps ; il ne tarda point à partir de ce monde.

Quand il fut à son dernier moment, le comte de Salornay vint, et amena l'héritière de Jouvence, mais si bien au dernier moment, que le comte eut à peine le temps de serrer la main de sa fille, qui témoigna sa profonde douleur par des larmes amères et des sanglots déchirans ; car loin de reprocher à son père les maux qu'elle enduroit par lui, elle auroit voulu en souffrir le double, et que son père chéri obtînt une longue durée de jours et de félicité.

La mort du comte répandit aussi un grand deuil dans toute la contrée : mais le deuil s'accrut encore de l'indignation publique, lors-

qu'après son trépas, il se trouva que le beau comté de Jouvence étoit entièrement fondu au profit de Touchard et du seigneur de Salornay, sans compter la part de Molinet, quoiqu'elle soit assez bonne. Les habitans, naguères vassaux d'un seigneur vain et fier, mais bon, se désoloient du changement qu'ils alloient éprouver, en devenant vassaux d'un intrus en clergé, et d'un seigneur qui, au vice de l'orgueil, joignoit tous les autres vices. Mais ils se désoloient bien plus encore, en voyant leur ancienne maîtresse, l'angélique Nina, sans héritage, sans la moindre propriété, à la merci des monstres au milieu desquels elle se trouvoit contrainte de vivre.

CHAPITRE VI.

Il est trop vrai, Nina vivoit avec trois monstres ; mais le plus à craindre étoit ce Touchard, qui, n'usant plus de mystère, la poursuivoit sans nul ménagement. Hélas ! il ne restoit plus à l'infortunée comtesse qu'un être consolateur, sa bonne et fidelle Rose ; et encore souffroit-elle de ses maux, parce qu'il n'en étoit point qu'on ne lui fît éprouver, dans l'espoir de la forcer à quitter sa chère Nina.

Mais Rose enduroit tout, et en auroit encore plus enduré, plutôt que de délaisser sa maîtresse au milieu des tourmens qui l'accabloient, et des dangers que couroit sa vertu.

Toutes deux s'encourageoient par des discours pieux, et trouvoient ainsi un soulagement à leurs peines; mais se garantir des entreprises de Touchard, n'étoit pas une chose si facile, parce que le comte, par des absences concertées, lui faisoit sans cesse beau jeu. Nina, alors, n'avoit d'autre ressource que d'aller avec Rose s'enfermer dans la chapelle, où elles passoient les journées en prières : puis, la nuit, elles se barricadoient dans leur chambre, comme dans une forteresse. En outre, Rose plaçoit son lit en travers de la porte : ainsi le milan avoit beau tourner sa proie, il ne pouvoit fondre sur la tourterelle pour la dévorer.

Désespérant de la surprendre

jamais tant qu'elle auroit une si bonne surveillante, Touchard décida le comte à renvoyer celle-ci, au mépris de ses sermens : mais il ne rencontra pas la facilité qu'il avoit espérée par la douceur de la bonne Rose. Si l'être vertueux sait supporter ses maux avec une résignation que le méchant prend pour foiblesse ; il sait bien aussi retrouver de la force, quand il s'agit de défendre l'opprimé, surtout de le protéger contre les attaques du vice. Cette si douce, si patiente Rose eut le courage de tenir tête aux trois méchans réunis, et de leur dire :

« Par la Ste.-Vierge, non, je ne me séparerai pas d'avec ma chère maîtresse ; non, je ne la laisserai

pas seule à la merci de gens qui ont juré sa perte et sa damnation. Vos trames sont trop claires pour que je puisse garder le silence plus longtemps. Accablez-nous de maux autant que vous voudrez, nous les souffrirons sans que vous entendiez seulement de nous un léger murmure : mais tant qu'il me restera un souffle de vie, je demeurerai auprès de Nina, et l'aiderai à se conserver pure et chaste. Si vous m'éloignez par violence, alors j'irai courir le monde, racontant à chacun comment le seigneur de Salornay s'est parjuré d'un serment qu'il a fait devant témoins, et signé de sa main ; comment il persécute l'ange qu'il possède en mariage; comment il la voit, sans rien dire, persécutée

dans son honneur et sa vertu. J'aurai bientôt trouvé un loyal chevalier qui viendra vous arracher votre victime, et la venger, en attendant que le ciel vous dispense le châtiment que vous méritez tous les trois ».

Ainsi parla Rose, et tout de suite elle courut à la chapelle demander pardon à Dieu de s'être ainsi laissé emporter.

CHAPITRE VII.

Tandis que Rose faisoit cette réponse énergique, se trouvoit dans la même chambre le bon vicaire Nazare, le même dont il a déjà été question au sujet du chevalier inconnu qui a ravagé le château de Salornay, et qui, sans lui, en auroit fait bien davantage.

Il avoit déjà, et plusieurs fois, hasardé des remontrances au seigneur de Salornay, sur le scandale que causoit sa conduite; et, si le comte ne suivoit pas ses avis, au moins les écoutoit-il par ce respect qu'un prêtre vertueux inspire toujours, même à l'homme le plus enraciné dans le vice.

Ce que venoit d'entendre le bon

vicaire changea ses conjectures en certitudes. Alors, quand Rose fut sortie, il prit sa cause, et sans que la colère l'emportât, il la défendit avec une vigueur dont le seigneur de Salornay fut un moment étourdi; mais Touchard, ayant plus d'audace, voulut traiter le vicaire avec une supériorité insultante. Celui-ci répondit avec une telle énergie de bon droit, que lui et les autres, car Reinette s'en mêloit, et Touchard avoit rendu le courage au comte, n'eurent plus de ressource que dans l'emportement et les menaces; mais ils n'en avancèrent pas davantage. A la piété courageuse qui défend l'innocence, Dieu donne une force que rien ne peut abattre.

C'étoit une chose curieuse que cette scène : d'un côté, un seigneur orgueilleux et puissant ; ce Touchard, d'autant plus insolent qu'il se sent coupable ; une femme hautaine et outrée de voir défendre la rivale qu'elle vouloit perdre. De l'autre côté, contre ces trois adversaires, le seul bon, mais intrépide chapelain. Ceux-ci, furieux de ce qu'ils trouvoient une telle résistance dans un pauvre prêtre, que d'un seul regard ils croyoient terrasser ; celui-là, calme et doux comme un mouton, et en même temps ferme comme un roc. Les uns laissant à travers leurs menaces percer cette foiblesse que donne au plus endurci le sentiment de leurs torts ; l'autre met-

tant dans ses expressions mesurées ce nerf que leur imprime le zèle pour une bonne cause : là les injures entassées à l'envi et sans effet ; ici des représentations vigoureuses, et dont chacune porte coup.

Enfin le vicaire Nazare conclut par dire, avec une fermeté froide : — Monseigneur, je vous ai présenté vos torts : je vous donne huit jours pour les reconnoître. Jusqu'à la dernière journée j'attendrai de vos nouvelles. Si je n'en reçois pas, ou si elles ne sont pas telles que je les souhaite, je vous déclare que j'irai moi-même dénoncer à l'Empereur Charles vos déportemens, ceux de monsieur et de sa nièce, et que par lui je vous ferai punir

et venger votre vertueuse épouse. Adieu, monseigneur. Je vais cependant prier le ciel de vous envoyer un repentir qui, pour la suite, vous épargne des remords. —

Il dit, et sortit avec cette contenance d'un guerrier redoutable, qui, même en abandonnant le champ de bataille, tient encore ses ennemis en échec.

O respectables ministres des autels! que vos fonctions sont augustes, lorsque vous employez à protéger l'innocence les droits qu'à l'inspiration du ciel vous a délégués la confiance des hommes! égaux à tous les rangs de la société, vous êtes le lien de tous les états. Nous vous voyons entrer du même pas dans la chaumière du pauvre

serf, et dans les châteaux des suzerains; apporter ici des consolations à la misère; là, faire entendre ses cris à la puissance qui sans vous y seroit sourde; donner en même temps au malheureux le courage de supporter son sort, et retenir la main de ses maîtres, si elle vouloit appesantir son joug; par-tout et toujours les amis du juste, le réfuge de l'opprimé, la terreur du méchant. De même que vous portez au pied des autels les prières du coupable repentant, de même on vous voit jusqu'au pied du trône porter et faire entendre les gémissemens de la vertu que le vice puissant voudroit persécuter.

Du nombre de ces dignes prêtres dont on vient de tracer le portrait,

étoit, comme on a déjà pu le voir, le bon vicaire Nazare.

Il attendit les huit jours, mais inutilement; au contraire il apprit que le sort de Nina, et par suite celui de Rose, s'aggravoit de plus en plus : il retourna donc au château, se présenta au seigneur de Salornay, et lui dit : —

Monseigneur, je viens encore vous sommer de rentrer dans la bonne voie, ou de ce pas je m'en vais droit à la cour de l'Empereur. —

Il obtint en réponse de nouvelles menaces du comte, de nouvelles injures de Touchard, et de Reinette ce ricanement de mépris, plus outrageant encore que des injures. Molinet le prit ensuite par

les épaules, et le mit hors de la porte, en lui disant :

— Vas, pauvre hère ! si tu viens seulement à bout de parler au dernier valet de l'Empereur, je suis capable, moi, de te faire vicaire de Rome. —

CHAPITRE VIII.

Il est bien que le bon prêtre n'avoit pas un extérieur propre à se présenter à la cour : un vêtement de laine dénoirci par le temps et même rapiéceté en plusieurs endroits, parce qu'il pensoit plus à soulager les pauvres qu'à se mieux vêtir; de vieilles sandales de bois, dont une infinité de clous prolongeoit la durée; des mains qui prouvoient assez qu'il n'avoit d'autre laboureur de son jardin que lui-même; un visage noirci par les intempéries; les cheveux tombant sur son cou et sur ses oreilles par mèches grisonnantes; ajoutez la poussière, la sueur et l'air har-

rassé, fruits de la route qu'il venoit de faire, vous conviendrez qu'il n'avoit pas ce qu'il faut au pays où il alloit.

L'Empereur Charles étoit alors à la tête de ses armées, prêt à soumettre la Grande-Bretagne. C'étoit l'Impératrice qui tenoit la cour; et le bon vicaire n'y perdit rien. La sensibilité, la bienfaisance formoient son caractère; comme la valeur, la sagesse, la magnanimité composoient celui de son immortel époux: mais son sexe y mêloit en outre ce doux accueil qui inspire la confiance aux plus timides. A son aspect, celui qui souffroit disoit en lui-même: — Si son regard tombe sur moi, certainement je serai bientôt à la fin de mes peines. — Et il

étoit bien rare que le regard désiré ne tombât pas sur lui ; car le soin de la Souveraine étoit de saisir les occasions de faire le bien : et quoi qu'on eût présumé de sa bonté, elle surpassoit toujours l'idée qu'on s'en étoit faite.

Dans le nombre des filles d'honneur attachées à son service, se distinguoit la bonne Louise, qui avoit, et méritoit par-dessus les autres, l'emploi si honorable de rechercher les infortunés, et de procurer ainsi à sa bienfaisante maîtresse les jouissances dont son cœur étoit le plus avide.

La demoiselle Louise ne manqua pas de remarquer le vicaire Nazare, dès son arrivée, de juger qu'il venoit à la cour y solliciter, et de se

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUET

prévenir en sa faveur ; précisément par cet extérieur, qui, d'ordinaire dans ce pays-là, n'attire qu'une mauvaise réception. Elle fut encore plus disposée à le servir, quand elle sut le motif de sa venue, et de suite elle voulut le conduire vers l'Impératrice, qui, dans ce moment, tenoit son audience.

Aussitôt, et avant qu'il ait eu le temps de se reconnoître et de réparer le désordre du voyage, le voilà transporté dans une galerie immense et superbe, où, au milieu d'une nombreuse assemblée de chevaliers, de dames, de demoiselles, et de pages, couverts d'habits éclatans de dorures, l'Impératrice étoit assise sur un trône resplendissant d'or et de pierres

précieuses, le front orné d'une couronne encore plus éblouissante que le reste.

Combien fut grande la surprise générale, en voyant au milieu de tant d'éclat paroître le bon vicaire dans l'état que nous venons de décrire, essuyant la sueur de son visage avec le pan de son habit, empreignant sur les magnifiques tapis la poussière de ses sandales, et s'avançant ainsi vers l'Impératrice, sans se montrer plus ébloui de ce qu'il voyoit, qu'humilié de sa chétive apparence.

Les courtisans avoient commencé par rire : mais ensuite l'air assuré de l'ecclésiastique les avoit étonnés. Bientôt après ils finirent par éprouver un sentiment de vé-

nération, et firent un grand silence, lorsqu'arrivé près du trône, il se prosterna aux pieds de l'Impératrice, qui, au même instant, le releva avec bonté.

Alors il expliqua le sujet de sa venue dans un discours concis et simple, même un peu rustique, comparé au langage de cour; mais si touchant en faveur de Nina, et si ferme contre ses persécuteurs, que les larmes en vinrent aux yeux des dames et demoiselles, et qu'il n'étoit là aucun chevalier qui, ému de pitié pour la dame de Salornay, et d'indignation contre son oppresseur, ne voulût, sans plus tarder, aller lui livrer le combat à outrance : et tous juroient de se remplacer jusqu'à ce que l'un d'eux

eût occis ce monstre.... Ils ne savoient pas, ces chevaliers, qu'il n'en falloit pas tant avec le disgracié de nature et malencontreux seigneur de Salornay.

Mais l'Impératrice leur remontra que, bien qu'elle ajoutât entière créance au récit du digne vicaire, nul ne devoit jamais être condamné, si coupable fût-il, sans avoir été entendu. Elle ajouta qu'elle alloit mander le comte de Salornay et son épouse, ainsi que Touchard et sa nièce; et de suite elle donna ordre qu'un page partît avec une lettre scellée de son cachet.

Sur quoi le bon vicaire, de lui-même, dit qu'il alloit se rendre en prison, et y demeurer jusqu'à la

fin de cette affaire. Il devroit en être ainsi de tous les délateurs, qui, sans doute, y regarderoient de près avant de faire un faux rapport. L'Impératrice ne le vouloit point; elle voyoit bien qu'il étoit un véritable serviteur de Dieu, partant incapable de mensonge, et elle se seroit contentée de sa parole de se trouver prêt à paroître lorsqu'il en seroit requis: mais lui le voulut absolument. Alors elle y consentit, ordonnant qu'il rencontrât toutes les douceurs possibles dans une telle demeure.

Ce bon prêtre ne pouvoit en manquer dans un séjour où il avoit des consolations à offrir. Avec son air de pauvre patriarche, il inspiroit d'abord la confiance : bientôt

avec le doux langage de la religion, il calmoit le désespoir de l'un, amenoit l'autre à se repentir, leur donnoit l'espérance ou la résignation, attendrissoit leur gardien, dont auparavant l'ame étoit semblable aux verroux de sa prison..... Ainsi se trouvent partout des jouissances pour l'homme de bien.

CHAPITRE IX.

Tandis que le bon vicaire fait la consolation des prisonniers avec lesquels il a voulu s'enfermer lui-même, le page est arrivé à Salornay, où grande fut la surprise de ce qu'un aussi chétif personnage que le vicaire avoit osé et pu parler à l'Impératrice.

Cependant on n'en pouvoit avoir aucun doute, et il fallut partir; mais ce fut sans inquiétude. Que pouvoient un pauvre prêtre, deux femmes aussi timides que Nina et Rose, contre le seigneur de Salornay, devant qui elles trembleroient au premier mot; contre Touchard, dont l'astuce ne redoutoit rien; enfin contre la belle et

friponne Reinette, dont les charmes séduisans lui gagneroient tous les cœurs? On part donc avec confiance et sécurité.

Il n'en fut pas long-temps de même; et, en abordant l'Empereur, qui étoit revenu de la guerre dans laquelle il avoit soumis les Bretons, ils virent bien que l'air de la cour n'étoit pas en leur faveur. D'abord ils apperçurent auprès de lui, dans un lieu de distinction, le vicaire Nazare, ni mieux vêtu, ni moins bien qu'au village, et n'ayant l'air ni plus vain ni plus humble. Ensuite ils virent l'Impératrice regarder avec bonté Nina et Rose, tandis que sur eux autres elle jettoit des regards sévères.

Mais voyons les arriver, et suivons l'ordre de leur marche :

Le seigneur de Salornay, qui, des franges de son riche manteau, balayoit le plancher çà et là, selon qu'en avançant le pied vif ou le traîneur, il se rejettoit sur la gauche pour retrouver l'équilibre qu'il perdoit à droite ; si bien qu'on auroit cru voir une de ces araignées des champs qui sont toutes en pattes qu'elles meuvent à grands écarts pour passer au travers des herbes, et qui, à cause de ce mouvement, sont appelées faucheurs. Par cette marche en balancier, chacun de ceux près de qui il passoit, trembloit pour soi, parce qu'à chaque pas, sa grosse tête, presque tou-

jours hors d'aplomb, les menaçoit d'emporter le reste du corps, et de faire ainsi tomber le disloqué personnage sur ceux qui se seroient trouvés là. Aussi lui faisoit-on grande place à mesure qu'il s'avançoit.

Sur chaque partie de ses vêtemens sont appliquées ses armoiries en broderie superbe; et du regard impudent qu'il promène sur l'assemblée : — *Sachez tous*, semble-t-il dire, *que c'est moi le comte de Salornay*. Et sa grotesque tournure n'en paroît encore que plus grotesque, tellement que voilà les dames, les demoiselles, les chevaliers, surtout les pages, qui, à son aspect, se mettent à rire aux éclats, puis à hausser les épaules, comme s'ils

vouloient dire : — Quoi ! c'est ce vilain magot qui tourmente une femme si jolie !

Après lui, vient Touchard, s'avançant sur ses grosses et courtes jambes, justement à la manière d'un canard dont la panse est pleine, et la sienne aussi contribue fort à la pesanteur de sa marche; le corps à l'avenant, avec autant de longueur que d'épaisseur, et surmonté d'une tête énorme à visage large et rubicond, les trois mentons descendant sur la poitrine; de petits yeux lançant des rayons luxurieux et bachiques : une robe soyeuse enveloppe cette ridicule masse.... A son côté paroît sa nièce Reinette, ornée de beaux ajustemens, diaprée comme un papillon,

marchant avec grace et légèreté, s'éventant et se jouant d'une plume d'autruche qu'elle tenoit dans sa main droite ; distribuant çà et là des agaceries de coquette, et les renforçant d'un petit dérangement dans les plis de son collet, sous lequel s'entrevoyoient, par un hasard combiné, des charmes dont le pouvoir lui étoit connu. Aussi les pages et quelques autres disoient : — O la charmante friponne ! qu'il seroit agréable de la conquérir !.... — Mais aux sages chevaliers elle n'inspiroit que le mépris et le dégoût, et les dames s'indignoient de la honte qu'une telle femme faisoit à leur sexe.

Il en étoit bien autrement de Nina. Obligée de s'appuyer sur

la fidelle Rose, vêtue avec une décente simplicité, tremblante, l'air de la souffrance et de la crainte, les joues décolorées, les yeux baissés vers la terre, le sein haletant de la gêne de la respiration.... elle n'eut qu'à paroître, et tout le monde fut disposé en sa faveur, et d'un accord unanime, on présuma ses persécuteurs coupables.

Rose obtint aussi un intérêt général, par ses graces naïves, par cette honnêteté exprimée dans ses traits, à laquelle il falloit croire dès la première vue.

Mais, sitôt qu'elle apperçut le bon vicaire Nazare auprès de l'Empereur, sans songer à autre chose, elle s'élança à son cou, et, l'embrassant, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ah ! brave homme, que nous serions heureux, s'ils te ressembloient tous ! —

Un huissier voulut la retenir. — Laissez, laissez, dit l'Empereur : un tel spectacle est trop rare pour les princes ; je suis bien aise d'en jouir. —

CHAPITRE X.

On procéda sur-le-champ à l'appel de la cause. Le bon vicaire répéta ce que, lors de son arrivée, il avoit dit à l'Impératrice.

Pendant son discours, le seigneur de Salornay étoit enflammé de colère, et il l'auroit interrompu vingt fois par des injures, s'il n'eût été retenu par la présence de l'Empereur. Enfin ce fut à son tour de parler.

Il expliqua d'abord par le voisinage ses intimes liaisons avec Touchard et sa nièce, protestant et jurant que la calomnie seule pouvoit y trouver du scandale; il en dit au-

tant des séductions dont Touchard étoit accusé à l'égard de Nina.

Mais quelle fut la surprise des assistans, lorsqu'ils entendirent le comte accuser sa femme d'avoir voulu l'empoisonner, dans le dessein de courir librement sur les traces de Florestan de Maugenet, qu'elle ne croyoit pas mort!

— Ah! grand Dieu! s'écria Rose, quel mensonge abominable!..... Pardon, sire; mais je ne puis m'empêcher de dire que le comte en a menti.... — Elle fut contrainte de s'interrompre pour soutenir Nina presqu'évanouie.

Le comte reprit : — Sire, j'ai des preuves de ce crime affreux...—

En effet, ô noirceur infernale! aidé de l'infâme Touchard et de

l'hypocrite Molinet, il avoit ourdi une machination que n'auroient pas imaginée tous les démons ensemble.

Le valet Arabe qu'avoit le comte de Jouvence, et qui, comme on l'a vu, avoit enseigné à Nina maintes recettes de physique, étant mort depuis peu, et par conséquent ne pouvant les démentir, ils osèrent avancer que Nina lui avoit demandé un poison sûr et bien trompeur, qui, sans qu'elle pût être soupçonnée, ôtât la vie à son époux, afin d'aller ensuite avec ce valet Arabe courir le monde jusqu'à ce qu'elle eût trouvé Maugenet. Car, ajoutoient-ils, d'après les mensonges d'une Bohémienne, elle s'obstine à croire qu'il

est encore vivant, et qu'un jour elle l'épousera.

Une si horrible accusation étoit appuyée de plusieurs lettres supposées d'elle au valet Arabe. Ce traître de Molinet avoit si bien contrefait l'écriture de Nina, que nulle différence ne se trouvoit entre la fausse et la véritable.

Rose s'écria de nouveau : — Sire ! je vous en conjure, suspendez votre jugement. Je ne demande que le temps d'une neuvaine, et sûrement Dieu les confondra.

Nina tombe à genoux, priant le ciel à mains jointes, et disant d'un ton qui auroit touché le cœur le plus barbare : — O mon Dieu ! s'il n'avoit fallu que mourir, j'y

étois résignée ; la mort auroit terminé mes souffrances. Mais être perdue dans mon innocence et mon honneur !... Grand Dieu ! à quel supplice me destinois-tu ? —

Le bon vicaire s'avança et dit : — Sire, à l'Etre-Suprême appartient seul de lire dans les consciences ; mais je n'ose pas moins répondre que cette dame est innocente. J'en offre le serment : c'est le premier que j'aurai fait de ma vie, et certes, j'en connois la valeur.

CHAPITRE XI.

L'Empereur demeura silencieux et pensif; les spectateurs se regardoient et s'entredisoient : —Si celle-là est coupable, on ne doit plus se fier à aucune apparence.

Après un assez long silence : Cette cause, dit l'Empereur, est trop difficile à juger par la seule raison humaine. Il y a sermens de part et d'autre. D'un côté sont de plus des lettres, qui, de l'autre, sont arguées de fausseté, et, en faveur de ce dernier, une voix intérieure me dit que là il n'y a qu'innocence. Je ne puis donc faire autre chose qu'ordonner l'épreuve du combat, soumise au jugement de Dieu.

L'Empereur n'a pas fini, que Nina s'est élancé à ses pieds, en lui disant : — Auguste Empereur, je mourrai dans l'opprobre, ou j'y vivrai s'il le faut ; mais je vous conjure de ne pas exposer les jours du comte de Salornay, c'est mon époux et mon seigneur. Je ne voudrai jamais être l'auteur qu'il lui arrive le moindre mal.

Digne comtesse, répond le magnanime Charles, vous confirmez par cette prière l'idée que de vous j'ai conçue dès le premier abord. Je ne puis révoquer mon arrêt : vous êtes accusée publiquement. Si vous êtes innocente, comme j'en suis bien assuré, il faut que de même vous soyez justifiée. Désirant toute fois acquiescer autant que possible

à votre demande, je veux bien permettre au seigneur de Salornay de se faire remplacer, pourvu que ce soit par des champions de noble race. Il aura le temps d'en chercher, puisque votre suivante désire un délai de huit jours que j'accorde volontiers.

En neuf années le comte de Salornay n'auroit pas dû trouver un seul champion : mais il avoit avec lui Touchard, Reinette et Molinet, qui, chacun à sa manière, s'intriguèrent à remuer les esprits ; tandis que Nina et Rose demeuroient enfermées, occupées à pleurer et prier, et que le bon vicaire restoit dans l'inaction de la confiance.

D'un côté, Reinette, par de séduisantes amorces, prit dans ses

rêts quatre jeunes chevaliers, à qui elle promit ce que d'elle ils désiroient, à condition qu'ils se déclareroient champions du comte.

D'un autre côté, Touchard et Molinet, par eux-mêmes et par de nombreux émissaires adroits et bien payés, semèrent tant de calomnies contre Nina, que le chevalier qui auroit pris sa défense auroit cru se perdre d'honneur.

CHAPITRE XII.

Déja l'on étoit à la veille du neuvième jour, et pas un chevalier ne s'offroit à être le champion de Nina, tandis que quatre offroient de prouver contre elle.

Le seigneur de Salornay chantoit déjà victoire, lorsqu'il se présenta un chevalier qui ne voulut se déclarer qu'à l'Empereur. Il s'annonçoit sous le nom du *Chevalier au désespoir*. Ses armes étoient noircies, son cimier n'avoit d'ornement que des tresses de crin noir, et sur son écu il portoit un cœur brisé d'un coup de foudre. Autour étoient écrits ces mots: *Le chevalier au désespoir*.

Ses conditions furent que, s'il s'il étoit vainqueur des quatre champions, il exigeoit le combat à outrance, et à fer émoulu, contre le seigneur de Salornay.

Aussitôt que Nina le sut, elle voulut encore sauver ce danger à son tyran; mais le chevalier inconnu, qui, en acceptant les quatre gages, acquéroit le droit de combattre ensuite celui que la cause intéressoit, ne voulut point en départir. On signifia donc au seigneur de Salornay de se tenir prêt, au cas que ses quatre tenans fussent vaincus.

Il fut obligé de s'y conformer; mais il demanda encore trois jours... Ainsi se conduisent les poltrons, dans l'espérance qu'en reculant le

terme, il se présentera quelque hasard qui les sauvera. En effet, durant ce temps-là, il fit, par Molinet, la découverte d'un nécromancien qui enchanta son armure de telle manière, qu'aucune force ne put la rompre, et trempa sa lance et son épée dans une liqueur dont l'effet étoit de donner une mort certaine pour peu que le coup pénétrât, et qui, par la plus légère blessure, rendoit au moins fou et lâche à jamais le chevalier qui en étoit atteint.

Mais le jour est enfin venu. Nina, Rose et le bon vicaire Nazare ont passé la nuit en prières; Salornay à trembler, malgré ses quatre champions et les assurances du nécromancien; Touchard à digérer;

Molinet à raviver le poison de la calomnie ; Reinette.... on disoit qu'à quatre heures différentes elle avoit ranimé l'ardeur des quatre tenans. Le chevalier inconnu paroissoit en avoir passé la plus grande partie sur le pré ; car, lorsque, bien avant le jour, les valets du camp vinrent placer les barrières, ils l'y trouvèrent armé, se promenant à grands pas, les bras croisés sur sa poitrine, poussant de longs soupirs, et prononçant quelques mots, entre lesquels se distinguoit le nom de Nina.

Cependant l'heure approche. Le peuple se presse autour de l'enceinte : le clairon se fait entendre; la cour vient garnir les amphithéâtres ; l'Empereur et l'Impératrice

sont sur un trône, et à leurs pieds sont assis les intéressés au combat, excepté le comte, qui, pouvant devenir acteur, étoit sous le pavillon des assaillans, où il se mouroit de frayeur.

Le *laissez - aller* est prononcé : l'inconnu et l'un des champions... Mais à quoi bon le détail des coups terribles qu'ils se portèrent ? Il suffit de dire que ce chevalier et les trois autres étoient des plus redoutables que l'on pût rencontrer, que cependant ils mordirent la poussière, et s'avouèrent vaincus.

Voilà le tour du comte de Salornay arrivé.... Il retarde autant que possible, et trouve toujours quelque chose à arranger, soit à son armure, soit au harnois de

son cheval. Il mettoit son espoir dans les réclamations qu'il attendoit du bon cœur de Nina ; et Nina en effet, profita de cette lenteur pour renouveler ses instances, disant que son honneur actuellement étoit sauvé, et tout ce qu'elle put croire capable de fléchir l'Empereur, qui peut-être auroit cédé. Mais le chevalier inconnu, qui sembloit bouillir d'impatience et de colère, fit signe qu'il ne se relâcheroit point de cette condition.

Il fallut donc enfin que le seigneur de Salornay se montrât. A sa vue, partit de tous côtes un éclat de rire de pitié : le peuple y joignit des huees ; et ce fut au milieu de ce concert que le comte fit sa passe avec une allure si bur-

lesque.... Mais l'on entendit bien d'autres éclats d'un rire général, lorsque, du premier choc, on le vit rouler dans le sable, sous les pieds de son fringant palefroi, qui se mit à lui lâcher des ruades et des jettées de poussière, jusqu'à ce qu'il fût arrêté par son écuyer.

Déjà l'inconnu, ayant mis pied à terre, se dispose à combattre à l'épée. Salornay se relève, le combat s'engage..... Mais Nina s'est élancée entre les deux combattans. De son corps elle couvre celui de son époux ; et, s'adressant au chevalier : —

Vaillant inconnu, lui dit-elle, je donnerois ma vie pour vous

prouver ma reconnoissance : mais c'en est assez de m'avoir sauvé l'honneur ; ce que vous feriez de plus ne seroit que vengeance, et je n'en veux point. Il me suffit d'être lavée de la honte et de l'infamie qui m'étoit attribuée. Je vous conjure d'épargner le seigneur de Salornay. . . Quoi qu'il ait pu me faire, il est mon époux ; et si vous persistez, il faudra me tuer avant lui. —

Le chevalier met un genou à terre, baise la main de Nina, tire de dessous son armure, et presse contre son cœur, un ruban.... le même que le vent a détaché du mantelet de la comtesse, en arrivant à Salornay. Un grand sou-

pir s'exhale de la poitrine du chevalier, et à ce soupir elle répond involontairement par un autre.

Bientôt un signe qui veut dire: — *Puisqu'elle le demande, je te fais grace de la vie!* permet à Salornay de se relever, et de retourner sous le pavillon, suivi des huées qui recommencèrent de plus belle. Touchard et Reinette en eurent leur bonne part, tandis que de vives acclamations furent adressées à l'inconnu, à Nina, au bon vicaire, à la fidelle Rose.... Le chevalier en recueillit peu, parce qu'il se déroba aussi vîte que l'éclair, et déjà il étoit loin quand on voulut lui faire honneur.

CHAPITRE XIII.

Après l'issue d'un combat soumis au jugement de Dieu, l'Empereur n'a plus d'autre droit que celui de recommander à chacun de vivre en paix et d'offrir de bons exemples. Charles agit ainsi, et ajouta des félicitations honorables pour Nina, Rose et le vicaire. L'Impératrice y joignit les siennes avec une grace et une bonté qui lui étoient particulières, et qui en doubloient le prix. Mais les autres furent sèchement congédiés, avec injonction de tenir une meilleure conduite.

Ce qui pouvoit les contenir davantage, c'étoit la frayeur qu'ils

emportoient de voir quelque jour revenir le terrible inconnu ; et l'on peut juger combien ils enrageoient de n'oser agir suivant leur infame volonté. Aussi le comte ne cessoit de répéter qu'il donneroit volontiers mille pièces d'or à quiconque lui procureroit le moyen de rompre son mariage, de manière que lui ne pût être, pour cette affaire, pris à partie.... Molinet, entendant ces mots : Monseigneur, dit-il à Salornay, daigneriez-vous y joindre la grace d'un bon serviteur qui vous auroit autrefois trompé, par l'espérance de vous mieux servir dans l'occasion qui se présente aujourd'hui, et que dès-lors ce zélé serviteur avoit su prévoir?

Le seigneur de Salornay lui répondit : Oui-bien, mon cher Molinet, mille pièces d'or, et la grace, si j'ai le moyen de répudier Nina. Je le jure, foi de seigneur de Salornay. — Hé bien, monseigneur, il suffit d'un mot, et votre mariage est nul. — Comment ? .... — Vous êtes l'oncle de Nina ? — Sans doute. — Et vous ne pouviez l'épouser qu'avec les dispenses du Pape ? ... — Certainement ; mais je t'ai envoyé toi-même à Rome en acheter. — Il est vrai que vous m'avez envoyé ; .... mais je n'ai pas eu le courage d'y porter l'argent. Le temps de la route, je l'ai passé caché à Joncy ; là, j'ai tracé les dispenses, fabriqué le sceau du Pape.... — Molinet, vous êtes un

fripon. — Monseigneur m'a promis grace et récompense. — Je tiendrai ce que j'ai promis, trop satisfait du moyen que ta friponnerie me procure. Seulement j'aurai soin, sur les mille pièces d'or, de rabattre ce qu'alors tu m'as volé. —

Le comte décide aussitôt avec Touchard qu'il sera par lui traduit au tribunal de la province, et qu'après vérification de l'affaire le mariage sera déclaré nul, avec injonction aux époux de se séparer à l'instant même.

Cela fut bientôt terminé, et il ne fallut pas publier trois fois la sentence : dès la première, le comte ne manqua point de chasser Nina...

Hélas ! que deviendra-t-elle, la

pauvre Nina ? son père est mort, et n'a rien laissé. Le comte défend aux habitans de Salornay, même à ceux de Jouvence, devenus ses vassaux et les esclaves de Touchard, il leur défend, avec les plus grandes menaces, de lui donner asile. Le bon vicaire Nazare, qui auroit tout bravé, est malade en danger de mort, par le voyage qu'il a fait à pied vers l'Empereur. Nina auroit pu se rendre auprès de l'Impératrice, avec la certitude d'y trouver accueil et protection; mais elle ne vouloit pas mettre au grand jour sa honte et ses malheurs.

Il ne lui reste donc plus au monde que la fidelle Rose, sa cons-

cience et la religion. Ainsi Nina s'en va accompagnée de son amie, sans savoir où elles doivent aller, accablées des outrages de leurs persécuteurs ; mais recueillant les larmes des vassaux, qui, ne pouvant les secourir, les comblent de leurs bénédictions, priant le ciel de leur accorder le bonheur qu'elles auroient si bien mérité et acheté si chèrement. On en voyoit même qui frémissoient d'indignation, et qui, dans la fureur dont ils étoient animés, éprouvoient la tentation d'aller mettre le feu à cet infame château où habitoient tous les vices.

La connoissance qu'avoit Touchard de ces dispositions, garantit Nina de ses poursuites, par la

crainte d'être assommé, et par l'espérance de l'avoir à sa merci, lorsqu'elle seroit accablée de misère.

Eh ! quel homme si barbare dont le cœur n'eût saigné en voyant ces deux femmes : l'une jeune et belle, mais exténuée par de longues douleurs ; l'autre jolie et fraîche, mais portant le sceau de l'affliction ; toutes deux versant des torrens de larmes ; couvertes de chétifs vêtemens, presque sans argent, errant à pied, ne sachant ce qu'elles vont devenir !

Elles marchèrent en cet état pendant deux jours, s'arrêtant la nuit au milieu des bois, où elles attendoient, dans les larmes et les

prières, le retour du soleil. Toutefois, elles s'encourageoient mutuellement en se disant : —

Nous sommes pures devant l'Eternel : ayons confiance en sa miséricorde, et soumettons-nous sans murmure à ses augustes décrets.

CHAPITRE XIV.

Le troisième jour elles se trouvèrent dans un petit vallon tellement creux et perdu au milieu d'une épaisse forêt, qu'elles l'auroient pris pour une retraite de bêtes sauvages, si elles n'eussent apperçu une cabane isolée, auprès de laquelle étoit un homme, mais qui avoit plus l'air d'un voleur que d'un mortel capable de leur offrir l'hospitalité. Effrayées, elles firent un cri, et alloient retourner sur leurs pas, lorsque cet homme leur dit en souriant : — N'ayez pas peur; je ne suis pas aussi diable que je

suis noir. — Mais voyant que, malgré ses paroles, leur frayeur n'en étoit pas moindre, il se retourna, et s'écria : — Femme, viens ici les rassurer. —

A ces mots, une femme sortit de la cabane. Elle n'étoit pas, dans son genre, mieux arrangée que l'homme ; mais elle avoit l'air plus doux de son sexe.... et s'approchant de Nina et de Rose, elle les pria d'entrer, en leur disant qu'elles n'avoient rien à craindre. — Venez, ajouta-t-elle avec l'expression d'un bon cœur ; vous trouverez ici une nourriture frugale, et du repos pendant la nuit qui s'avance. On vous offre peu... Vous n'aurez pour lit qu'un sac de

feuilles sèches; pour repas, que des fruits sauvages, du lait, et des galettes de sarrazin grillées sur l'âtre; pour boisson, que l'eau de la source. Mais il est trop tard, vous ne pourriez aller plus loin sans vous égarer, et l'on voit assez que vous avez bien souffert de la fatigue et de la faim : alors tout est bon. Allons, entrez, et rassurez-vous; vous êtes avec de pauvres gens, mais qui sont honnêtes. —

— Nous n'en doutons sûrement pas, répondit Rose, et nous regardons comme un grand bonheur que le ciel nous ait conduites vers vous, car nous sommes en effet très-fatiguées, et nous mourons

de faim. Votre hospitalité nous sauvera la vie. Que le souverain Seigneur vous récompense ! Allons, Julienne.... (elle nomma ainsi Nina), viens chez ces braves gens. Elle la prit par la main, et elles entrèrent toutes deux avec la paysanne.

C'étoit bien la demeure de la misère ; mais dès long-temps Nina et Rose y avoient accoutumé leurs yeux, en allant visiter les vassaux indigens de Jouvence et de Salornay ; et dans la situation où elles se trouvoient, une telle rencontre en un bois perdu, et à l'entrée de la nuit, leur parut un véritable bienfait du ciel. La paysanne, quoiqu'il ne fît pas froid, mit au

feu une bourrée, afin de les mieux délasser ; leur servit des fruits et du laitage, appela son mari ; et les voilà tous quatre ensemble autour d'un gros billot qui servoit de table.

CHAPITRE XV.

Ces bonnes gens ne tardèrent pas à recevoir la récompense de leur hospitalité envers les deux voyageuses. Un gémissement se fait entendre derrière une cloison .... Femme, dit l'hôte aussitôt, vas voir ce qu'a notre enfant. Pardon, jeunes étrangères, j'ai là ma petite fille, si malade, que je crains de la perdre, et je ne possède qu'elle.

Il ne faut jamais manquer de confiance en Dieu, dit Rose. Souvent il nous donne aide et assistance au moment où nous y comptons le moins. Tenez, voilà ma fille Julienne qui est experte dans l'art

des physiciens; elle guérira peut-être votre enfant. Voyons, voyons cela.

Et tout de suite elles allèrent visiter l'enfant, qui avoit une fièvre brûlante, avec un violent transport; ce que voyant la mère, elle se mit à jetter des sanglots et des cris de désespoir. Ne vous affligez pas ainsi, lui dit Nina : je vous réponds de votre fille. Il est encore assez jour dehors; je vais chercher de quoi la guérir.

Elle sortit, et fut bientôt de retour, apportant une poignée d'herbes qu'elle fit cuire, et dont elle fit boire le jus à l'enfant : puis elle recommanda qu'il fût laissé en repos. On obéit, excepté la mère, qui alloit auprès de lui de temps en

temps... Elle en revint une fois, et s'écria : — O mon dieu ! elle est sauvée, notre petite Philiberte ; la voilà toute en sueur, on diroit voir une fontaine jaillir de son corps. Sur quoi Nina lui dit : — A présent que vous êtes tranquille, allez tous vous coucher : je me charge, moi, de rester près d'elle, pour achever ce que j'ai commencé. — Quoi ! si fatiguée ?... — Je ne le suis pas tant, que je ne puisse veiller pour une telle cause. — Eh bien ! nous veillerons aussi. — Non ; vous me gêneriez sans m'être utile ; et moi, je n'en aurois pas une minute de plus de sommeil. Allez, et dormez en toute confiance.

Julienne a raison, ajouta Rose : prions le souverain Maître de bé-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

nir ce qu'elle fera. Sans lui, la science humaine est moins que rien. En parlant ainsi, elle se mit à genoux, et le père et la mère en ayant fait de même, elle leur récita maintes oraisons, dont ils furent vivement édifiés ; et, sur cela, ils allèrent dormir, ayant, outre l'espérance fondée sur ce qu'ils avoient vu, la confiance que met dans l'ame une fervente prière.

Leur espoir ne fut point déçu : le lendemain, ils trouvèrent leur enfant réchappé, et dans une pleine convalescence. Il n'y eut sorte de caresses que ne fit la mère à Nina et à Rose : la pauvre femme étoit ivre de joie. Le mari, d'un caractère sombre, bien qu'il ne fût pas moins sensible, ne faisoit au-

une démonstration. Seulement il avoit son regard fixé sur les deux femmes ; et, après les avoir examinées un instant : — Vous n'êtes pas ce que vous voulez paroître, leur dit-il, je le vois bien ; mais cela ne me regarde pas, et je dois respecter votre secret. Je n'ai qu'une chose à vous demander, sur laquelle je souhaiterois une réponse : tenez, je gagerois que vous êtes ainsi devenues malheureuses par la méchanceté de quelque suzerain.... Ai-je deviné? oui, je le vois dans votre hésitation à me répondre. Mais, parlez-moi franchement ; j'en ai besoin pour ma satisfaction... J'ai deviné juste, n'est-ce pas?... — Il se peut, répondit Rose.

Aussitôt le paysan se leva, et dit

avec emportement : — Je l'aurois parié sur ma tête. On ne voit d'infortunés que par eux.... — Pas toujours, reprend la bonne Rose : il s'en trouve qui mettent leur joie à faire le bien. — Morin, (c'est le nom du paysan) repart vivement : Je l'ai entendu dire : mais j'en ai trop éprouvé le contraire, ainsi que je vais vous le raconter.

CHAPITRE XVI.

Morin poursuivit en ces termes : — Vous saurez que mon père avoit défriché un champ qui lui suffisoit pour vivre, avec sa femme, et moi, son unique enfant. Ce terrain étoit le fruit de son travail pendant toute sa vie. Il ne s'en trouvoit pas un grain qu'il n'eût payé de mille gouttes de sueur, et pour lequel il ne se fût, pour ainsi dire, privé de nourriture, se contentant de ce dont il ne pouvoit se passer, afin de se ménager de quoi reposer sa vieillesse, et laisser un peu de bien à son enfant chéri.

Point du tout ; il arriva un nouveau seigneur qui trouva le champ

à sa bienséance, et qui le demanda d'autorité. Mon père, qui aimoit son champ en raison de ce qu'il lui avoit coûté, le refusa. Le seigneur se fâcha, et dit qu'il sauroit bien l'avoir. En effet, je ne puis vous expliquer comment il s'y prit, j'étois alors trop jeune, n'ayant que dix ans; mais il se trouva que notre champ lui fut adjugé, et que nous restâmes avec rien. Je me souviens seulement que mon père et ma mère se désespéroient, en s'écriant: — Eh ! mon Dieu ! que deviendrons-nous à présent ? nous n'avons plus qu'à mourir ! — Hélas ! il arriva ce qu'ils disoient; et, dans la même année, le chagrin les emporta dans l'autre monde.

Me voilà, moi, dans la désola-

tion et dans la plus grande misère. On me disoit souvent : — Vas au château, on ne pourra refuser de te tendre la main. —

J'y vais ;.... mais, au lieu de me secourir, on me chasse durement, parce que je suis le fils de gens qui ont osé soutenir un procès contre leur seigneur. Ainsi, ce n'étoit pas assez de les avoir injustement dépouillés par une injustice barbare, la rancune orgueilleuse va jusqu'à maltraiter un malheureux enfant, et se venger sur lui de ce que son père a voulu défendre le pain qu'il lui avoit amassé. Ces seigneurs-là ne veulent pas seulement que le ver ose lever la tête lorsqu'ils le foulent à leurs pieds.

D'après une telle réception, les

vassaux n'osèrent me recueillir, dans la crainte d'irriter le méchant suzerain, et je me vis forcé de chercher ailleurs un asile. J'en trouvai un à quelques lieues, chez un cultivateur aisé, qui me prit pour garder ses bestiaux. Par ma bonne conduite, je gagnai son amitié, et ensuite l'amitié de sa fille, à présent ma femme que vous voyez là : car son père préféra qu'elle fût heureuse avec moi, à la voir riche avec un autre. D'ailleurs, à cause d'un petit commerce qu'il faisoit, il lui falloit un gendre un peu instruit, et je l'étois assez grace à notre curé qui m'en avoit beaucoup appris. Il me fit donc nulle difficulté de me l'accorder.

Nous passâmes de cette manière

plusieurs années paisibles et heureuses : mais il étoit arrêté que je serois toujours réduit à la misère, et toujours par la même cause.

Une fois que mon beau-père étoit allé à un marché un peu éloigné, tout-à-coup il tombe malade. Peut-être auroit-ce été peu de chose ; mais s'il vient à mourir étant hors de son manoir, alors, suivant une loi exécrable, loi que ces suzerains ont inventée, parce qu'ils sont les plus forts avec leurs châteaux et leurs hommes d'armes ; alors, dis-je, suivant cette loi, le manoir appartiendra au seigneur. Dans cette appréhension, au lieu de soigner mon beau-père où il se trouvoit, on arrange une litière, sur laquelle on l'apporte chez lui. Ce voyage

empira le mal tellement, qu'il mourut n'étant plus qu'à cinquante pas de la maison. Il n'en auroit été qu'à trois, c'étoit la même chose. Aussitôt, nous fûmes chassés du manoir, et dans un instant plongés dans l'indigence, comme si jamais nous n'avions rien possédé.

On me dit encore cette fois-là : — Vas au château, ils t'y prendront en servitude avec ta femme et ton enfant. — Cette proposition me fit passer de la douleur à la rage, et proférer mille imprécations. Si jamais j'approche du château, m'écriai-je, ce sera pour y mettre le feu. En effet, je partirois encore à ce dessein, si j'écoutois ma fureur : mais ce n'est pas de quoi il s'agit maintenant.

Je prends par la main ma femme, ma petite Philiberte, et pour tout bien quelques outils ; et nous marchons ainsi une journée entière, à la fin de laquelle le hasard nous amène dans cet endroit que nous jugeons abandonné, à cause de son air sauvage, des arbres que jamais on n'a coupés, et de la peine qu'il faut prendre pour y arriver. J'y ai construit cette cabane, où, depuis trois mois nous vivons pauvres, mais indépendans. Si vous voulez y rester avec nous, nous serons bien aises de reconnoître, le mieux que nous pourrons, le service que vous nous avez rendu en sauvant notre fille des bras de la mort ». —

Plus l'endroit est desert et sauvage, plus il est convenable à l'infor-

tunée Nina. Elle fait signe à Rose d'accepter; mais elle y ajoute la condition que, sachant divers travaux d'aiguille, elle donnera à Morin de quoi acheter à la ville prochaine ce qu'il faudra; qu'elle et Rose travailleront tant qu'il leur sera possible, et que Morin ira à la ville vendre leur ouvrage au profit de tous. L'arrangement fut accepté avec joie.

CHAPITRE XVII.

Une seule chose faisoit de la peine à Nina et à sa compagne.... c'étoit l'acharnement de Morin contre les suzerains, éternels objets de ses malédictions.

— Oui, disoit-il un jour, je ne donnerai Philiberte en mariage qu'à celui qui me promettra d'épouser aussi ma haine, de l'inspirer, de la léguer en héritage à ses enfans, et ceux-là aux leurs, jusqu'à ce qu'il s'en trouve qui puissent me venger comme je voudrois l'être dès à présent. —

Notre cher hôte, lui répond Rose, Dieu, qui a sauvé votre fille,

commande le pardon des injures. — C'est aussi par la permission de Dieu, replique Morin, que le fort est quelquefois abattu par le foible. A l'arc le plus tendu, il ne faut que la dent d'une souris et le temps pour rompre la corde et le débander. — Il est vrai ; mais, près de l'arc, peut se trouver un innocent. — Oh ! ma foi, cela n'est guère à craindre. Ne viens-je pas encore d'entendre, dans ma dernière course, le récit des attentats d'un seigneur de Salornay, qui rend ses vassaux si malheureux, que mieux leur vaudroit la condition des animaux errans dans les bois ; qui vit en mauvais commerce avec une donzelle, tandis qu'il possédoit la plus respecta-

ble des femmes, un ange par sa douceur, par sa résignation, par sa charité à l'égard des pauvres; qu'il avoit indignement trompée, que plus indignement il vient de répudier et réduire à une telle détresse, que peut-être en ce moment est-elle morte de douleur. Tenez, quand on m'a fait ce recit, ma rage contre les suzerains s'est renouvelée. J'aurois voulu l'écraser, lui et ses semblables. Vous en êtes de même indignées, n'est-ce pas, femmes? je le vois à votre attendrissement sur cette pauvre comtesse de Salornay. —

En effet, on peut juger à quel point Nina étoit oppressée d'entendre ainsi raconter son histoire, et

de voir que si loin elle inspiroit la pitié. Elle ne savoit comment cacher son trouble : mais la bonne Rose la tira d'embarras, en prenant la parole.

Comme vous, lui dit-elle, j'ai appris les méfaits du seigneur de Salornay. S'ils sont vrais, laissons à Dieu le soin de les punir. Vous l'offenseriez en prenant cette charge, et plus encore en étendant votre haine sur tous les suzerains. Je vous répète qu'il s'en trouve parmi eux de bons, de très-bons; et ceux-là sont la joie d'un pays, la félicité des vassaux, le recours des malheureux. Ne venez-vous pas de dire vous-même que la comtesse de Salornay étoit charitable? Eh bien! elle au-

roit fait le bonheur de ce canton, si le seigneur de Salornay lui avoit ressemblé; et cela pouvoit être ainsi. J'ai su, par exemple, que le père de la comtesse, le comte de Jouvence, étoit le meilleur des suzerains. — Cela est vrai, dit Morin en l'interrompant; je l'ai ouï dire, que ce comte de Jouvence étoit bienfaisant et généreux; mais qu'en revanche, il étoit bouffi d'orgueil, comme une outre enflée de vent.— Qu'importe, reprend Rose, s'il n'en faisoit que plus de bien? Mais au contraire, le pauvre devroit aimer cet orgueil qui, joint à la bonté du cœur, enfante la générosité. — Vous avez beau dire, Rose, ce sont les suzerains qui font tous nos maux.

Ils ne servent qu'à nous fouler, à nous prendre le peu que nous tâchons de recueillir ; et si nous arrosons la terre de notre sueur, c'est toujours eux seuls qui en retirent le profit. — Vous avez beau dire, Morin ; ce sont les suzerains qui souvent font notre bonheur. Ils servent à nous protéger contre les bandits, à nous procurer des lumières et des secours, avec lesquels la terre nous rend davantage. Si quelques fléaux ravagent nos récoltes, alors ils viennent à notre aide, et réparent le dommage. — Vous avez fort bien parlé, Rose ; mais vous n'empêcherez pas ce que j'ai avancé d'être vrai. — Et aussi, Morin, ce que j'ai soutenu. La dif-

férence est que vous parlez des mauvais seigneurs, et moi des bons. Il en est de même dans chaque état. — Tant que vous voudrez, Rose; mais vous n'en diminuerez pas ma haine contre eux.

CHAPITRE XVIII.

Cependant Nina et Rose menoient dans la cabane une vie paisible, et même assez heureuse. La résignation ôte l'amertume des plus grands maux, et donne de la saveur aux plus petits biens. Ainsi elles ne s'arrêtoient pas aux privations de la misère; mais elles recueilloient les jouissances que donnent la tranquillité, la solitude, la douceur de ne plus avoir devant les yeux le spectacle des mauvaises mœurs, et d'être à l'abri des persécutions.

De plus, quand Morin leur eut procuré de quoi travailler, elles se mirent à un ouvrage dont elles se donnèrent de fortes tâches, afin

qu'il fût terminé à l'entrée de l'hiver, et que, de son produit, Morin achetât ce qu'il faudroit pour passer la mauvaise saison.

Elles enseignèrent en outre maintes choses à la petite Philiberte; et ainsi s'écouloient leurs journées, s'entretenant souvent entre elles deux du chevalier de Maugenet, que Nina conservoit toujours dans son cœur, et auquel elle ne pouvoit penser, sans que des larmes vinssent ruisseler sur ses joues. Rose en versoit d'abord avec elle; puis elle la rappeloit à la soumission que l'on doit aux décrets du ciel; et Nina, faisant un effort sur elle-même, domptoit sa douleur.... jusqu'au premier moment où elle se retrouvoit seule avec sa fidelle amie; et

elle s'y retrouvoit souvent, parce que souvent Marceline et la petite Philiberte alloient cueillir des fruits sauvages.

Pour Morin, il s'absentoit continuellement, s'étant associé avec des bûcherons qui travailloient au loin. Il auroit aussi bien fait de revenir encore plus rarement à la cabane; car, au lieu des paisibles entretiens qui s'y tenoient en son absence, dès qu'il y étoit, on n'entendoit plus que des imprécations contre les suzerains. Nina et Rose employoient inutilement les conseils de la douceur et les maximes de la religion; Morin étoit trop aigri par l'adversité et la persécution pour entendre leur voix. Les remontrances n'ont pas une grande

force en pareille circonstance : mais la patience chrétienne ne se rebute jamais, et toujours elle espère réussir ainsi que la goutte d'eau qui, sans cesse tombant sur le rocher, finit par l'user, si dur qu'il puisse être.

CHAPITRE XIX.

Il arriva qu'un jour, pendant une absence de Morin, sa femme étant allée avec Philiberte cueillir au bois des pommes, des poires et autres fruits sauvages, elles rencontrèrent une femme faisant la même provision, mais tenant un morceau d'excellent pain, tandis qu'elles n'avoient que des morceaux de méchante galette de sarrazin grillée sur la pierre de l'âtre.

Marceline entra avec elle en conversation, et apprit qu'à une demi-lieue de là se rencontroit le château de Cormatin, dont le pauvre trouvoit toujours la porte ouverte, avec

l'assurance de recevoir un gros morceau de pain.

— Nous avons vu, ajouta la femme, des jours du grand hiver, où les pauvres y sont allés par diverses troupes, et seul à seul jusqu'à cent cinquante : eh bien ! pas un n'a été éconduit; mais au contraire tous ont été reçus avec la plus grande bonté. Dame ! voyez-vous, c'est que dans ce château les domestiques, à l'exemple des maîtres, sont bien charitables envers les pauvres. Il n'y a pas jusqu'au gros chien qui vient les recevoir à la grille, et semble leur dire par ses caresses : Entrez avec confiance, vous serez reçus avec bonté. D'après cela, soyez sûre que vous pouvez vous y aller présenter. —

— Mais, répond Marceline, je n'ai pas le bonheur d'être de la paroisse. — C'est égal : il suffit de demander, on obtient.... Il ne faut que se montrer devant une fenêtre : aussitôt la nourrice de monseigneur, qui, à cet effet, est toujours là, s'empresse d'entr'ouvrir une vitre, vous donne autant de morceaux de pain que vous êtes de gens, vous recommande de prier pour ses maîtres, et tout est dit. Tenez, si vous voulez, je vais vous conduire sur la route jusqu'à la sortie du bois. —

Marceline n'ose s'y décider, dans la crainte que Morin, venant à le savoir, n'entre en grand courroux à cause que ce sont des suzerains. Cependant elle se sent vivement

amorcée par la vue et par l'odeur du pain. Elle imagine alors d'y laisser aller Philiberte, pensant que, de cette manière, son mari seroit moins fâché.

Philiberte part donc avec la bonne femme, tandis que Marceline retourne en sa retraite.

CHAPITRE XX.

Durant l'absence de Marceline, il s'étoit passé autre chose dans la cabane.

Nina et Rose, étant devant la porte, voient s'approcher un homme qui, marchant çà et là, et baissé comme quelqu'un qui cherche, sembloit s'occuper à cueillir des plantes. Après l'avoir examiné, Rose et Nina s'écrient en même tems : — Eh mon dieu ! c'est notre bon vicaire Nazare!... — C'étoit lui en effet; et à peine eut-elle dit ces mots, toutes deux l'ont déjà embrassé.

Ce brave homme se frotte les yeux, croit d'abord qu'il rêve,

tant il craint d'être dans l'erreur; et, lorsqu'il voit que c'est bien la vérité, des larmes de joie viennent se répandre sur ses joues vénérables : des larmes semblables viennent ruisseler sur celles de Nina et de Rose. Tous trois restent un moment sans pouvoir proférer autre chose que des mots entre-coupés, dont la plus grande partie est adressée au ciel en remercîment d'un bonheur aussi inespéré.

Enfin, lorsqu'ils sont un peu maîtres de leurs esprits, ils s'instruisent de ce qui leur est arrivé depuis leur séparation.

Nous savons ce qui concerne Nina et Rose. Voici ce que leur apprit le bon vicaire :

Leur départ de Salornay y avoit

laissé le deuil et la désolation : les vassaux en pleurs avoient demandé des prières publiques ; mais le curé, vendu au comte, les avoit durement éconduits. Sur quoi lui, vicaire, quand il en avoit eu une connoissance, (on se souvient qu'il fut alors dangereusement malade), avoit remontré au curé qu'il ne devoit ni ne pouvoit se refuser à une telle demande. L'autre étoit entré dans une grande fureur, et avoit fait une ligue au château, afin de le tourmenter autant que possible. Il se seroit résigné à tout endurer : mais ils lui portèrent un coup dont il se vit accablé ; ce fut la menace d'écraser les vassaux en proportion, et au-delà, des consolations qu'ils pourroient recevoir de

sa piété ; et certainement ils n'y manquoient pas, chaque fois que l'occasion s'en présentoit. Ils manquoient encore moins à mener au château une vie infâme et scandaleuse.

Il ne me restoit plus, ajouta le bon vicaire, qu'à gémir et prier. Sur ces entrefaites, un baron, dont la terre, peu éloignée de Salornay, est située à deux lieues de Cluny et à une demi-lieue de cet endroit, au bord de la Grône, ayant entendu parler de mes peines, en fut touché, et me fit proposer sa chapelle, qui étoit vacante. Sachant que le bonheur de ses vassaux faisoit son occupation principale, je me décidai à quitter un pays, où je ne voyois plus d'un

côté que des mœurs condamnables, et de l'autre que des malheureux, dont il m'étoit impossible d'adoucir le sort. Je suis donc devenu le chapelain du seigneur baron de Cormatin.

Depuis que j'occupe cet emploi, j'ai éprouvé par moi-même ce que j'avois appris par la voix publique. Le seigneur de Cormatin, jadis l'un des plus braves chevaliers français, ne connoît pas de plus douce jouissance que celle de faire le bien. Pendant les discordes civiles qui précédèrent l'avénement de Charlemagne au premier trône du monde, ce seigneur fut long-temps en proie aux plus rigoureuses infortunes. Le vainqueur magnanime de l'Europe, l'Empereur des Francs,

y mit un terme ; et le baron semble aujourd'hui ne se rappeler ses malheurs, que pour mieux répandre ses bienfaits sur les infortunés. Sa vertueuse épouse n'a pas moins de bonté ; et, sur sa réserve particulière, elle est si charitable, si généreuse, que je l'appellerois volontiers le modèle des cœurs bienfaisans. Aussi sont-ils l'un et l'autre chéris de tous ceux qui les approchent, ou qui vivent sous leur dépendance. Parlerai-je de leurs enfans ?... Si je voulois peindre un bon fils, je nommerois Eugène ; une fille charmante, dont les talens et les vertus égalent les attraits et les graces, je prononcerois le nom de celle qui porte le vôtre, madame la comtesse, et certes la

vérité elle-même auroit guidé mon pinceau.

Il en étoit là lorsque Marceline revint, et raconta ce que nous avons dit plus haut. Sur quoi, le bon vicaire Nazare, que nous appelerons désormais le bon chapelain, lui dit : — Quelqu'éloge que cette femme vous ait fait du seigneur et de la dame de Cormatin, tenez-le pour véritable... — Vous les connoissez donc ? — Je suis leur chapelain. — Oh ! que vous êtes heureux ! mais, quel hasard vous a amené dans cet endroit si désert ? — Le désir de trouver des plantes qui ne croissent que dans les rochers, et dont j'ai besoin pour un malade. J'étois loin de m'attendre....

Rose le tira par son habit, et lui

fit signe que chez leurs hôtes on ne savoit point ce qu'étoit véritablement Nina.

J'étois loin de m'attendre, reprit-il, que je trouverois une cabane dans un lieu si sauvage. Mais j'en rends graces au ciel, parce que j'y trouve ce que j'espérois, et au-delà : et encore parce que j'aurai à procurer une nouvelle jouissance aux bons seigneurs de Cormatin, en leur découvrant une nouvelle occasion d'exercer leur bienfaisance.

O mon Dieu! dit Marceline, que je serois contente si mon homme étoit ici! il verroit bien que tous les suzerains ne sont pas des diables, comme il s'obstine à le croire...

Il est vrai qu'il est trop en droit de penser ainsi.

Et voilà Marceline qui se met à dire au bon chapelain, ce que Morin a déjà raconté à Nina.

CHAPITRE XXI.

Le récit de Marceline dura si long-temps, qu'il étoit à peine terminé quand la petite Philiberte arrive toute essoufflée.

— Oh ! si vous saviez !... j'ai tant de choses à vous dire !... C'est le bon Dieu qui nous a envoyé cette femme... je n'ai eu que du bonheur depuis que je l'ai vue... Ah ! les braves gens !... Ecoutez ; je vais vous conter de point en point.... D'abord, elle m'a menée jusqu'à la lisière du bois, me faisant remarquer les passages par où il me falloit revenir ; puis elle m'a quittée à un endroit qu'elle nomme la marre aux san-

CABINET DE LECTURE
DE Mme BOUQUEROT

gliers, d'où il ne faut plus que marcher devant soi.

Un moment après, commençant à me sentir trop lasse, je me suis assise contre un buisson. Voilà qu'il en part une bête, et qu'une grosse voix se met à crier : — Peste soit de l'étourdi, qui fait lever mon lièvre au moment où je m'apprêtois à le tirer ! — Je me jette à genoux, en disant : — Ah ! mon Dieu ! épargnez-moi. Si j'ai dérangé la bête, c'est bien sans le savoir, je vous le jure par la Ste.-Vierge. — C'étoit un brave seigneur qui s'approche, et me dit en adoucissant sa voix : — Je ne me trompe pas, c'est une petite fille ! Eh ! que faisois-tu là, ma petite ? Quel malheur, si ma flèche

étoit partie ! je suis tout tremblant du danger que tu as couru. — Monseigneur, je vous demande pardon, si j'ai manqué à me faire tuer. — Il s'est mis à rire, et m'a dit ensuite : — Où vas-tu ?... — Au château de Cormatin, chercher un morceau de pain blanc.... — C'est bien fait. Tiens, en attendant, voilà pour toi ; et une autre fois ne te mets plus ainsi derrière les buissons. — En disant cela, il m'a donné une poignée de pièces de monnoie que je vous apporte. —

Marceline interrompit Philiberte, et s'écrie : — O béni soit ce bon seigneur ! L'as-tu bien remercié ? — Sûrement, tant que j'ai pu en être entendu ; car il s'étoit tout de suite remis à courir après son lièvre :

mais, attendez, ce n'est pas encore là tout. Voilà qu'à vingt pas je rencontre un autre seigneur qui chassoit aussi. Le voilà qui s'arrête et me demande : — Où vas-tu la petite ? — Monseigneur, je vais chercher un morceau de pain au château de Cormatin.... — Sur quoi, il me répond : — Ma petite, je puis t'épargner un grand quart de lieue.... Holà, Robert ! — Alors vient un garde-chasse, ayant un sac, dont le seigneur tire du pain, m'en coupe un gros morceau que je vous apporte.... —

Marceline interrompt encore Philiberte, pour s'écrier : — O béni soit aussi ce bon seigneur ! L'as-tu bien remercié ? — Ah ! ma mère, n'en ayez pas plus de doute que

sur l'autre ; mais attendez, ce n'est pas encore là tout.

En m'en revenant de ce côté, le pied me tourne et me fait tomber si fort que le sang coula par mes deux narines.... Voilà que je me vois aussitôt, et sans que j'aie vu d'où l'on venoit, relevée par une belle dame, qui, me plaignant et me consolant par de douces paroles, se met, aidée d'une suivante bien charitable aussi, à m'essuyer avec des linges si fins que je ne les sentois pas. Après cela, elle envoie chercher de l'eau dans une belle tasse d'argent, y verse d'une liqueur qu'elle avoit dans une jolie petite bouteille, m'en fait boire, et veut que j'emporte le reste, pour que j'en fasse de même pen-

dant neuf jours. En outre, elle me donne un gros denier d'argent fin; et je vous ai encore apporté tout cela : — Marceline s'écrie de nouveau : — O béni soit cette bonne dame ! L'as-tu bien remerciée ? — Certainement, et bien plus encore que les autres, parce qu'elle m'a caressée avec tant de bonté que j'en avois plus de hardiesse. Bien que ce soit une grande dame, elle me traitoit si doucement, qu'il ne me venoit pas en idée d'en avoir peur. — C'est peut-être, reprend Marceline, la dame de Cormatin? — N'en doutez pas, dit le bonchapelain, c'est elle-même. Celui qui a donné le morceau de pain est le seigneur de Cormatin; et l'autre, son ami, le chevalier de Babault de Saclas,

qui, comme vous avez pu voir, est fort ardent à la chasse, et qui l'est de même toutes les fois qu'il s'agit de faire le bien, ayant aussi le cœur bon et sensible. Je suis certain que ce soir encore, je le trouverai tout ému du danger qu'a couru votre petite. Il est presque toujours au château de Cormatin, où l'appelle cette sympathie qui réunit les gens vertueux et bienfaisans : car il est aussi tellement charitable, qu'il regarde comme un bonheur de pouvoir subtiliser au baron et à la baronne l'occasion d'une bonne œuvre. —

O les braves gens ! s'écria Marceline, ô les braves gens, qui se disputent ainsi l'avantage de soulager le pauvre ! Ah ! comme je vais racon-

ter cela à Morin, quand il sera de retour ! D'abord, il ne voudra pas le croire ; mais j'ai là de quoi le prouver. Combien il sera étonné en voyant tant d'argent !... C'est que, depuis nos malheurs, voici la première fois que j'en touche. Mon Dieu ! les braves gens ! —

Et la voilà comptant et recomptant les pièces de monnoie, s'extasiant devant le denier d'argent fin, devant le gros morceau de pain blanc....

Cependant, le bon chapelain offre à Nina et à Rose une retraite au château de Cormatin, assuré comme il l'est, de l'accueil qu'elles recevront du seigneur et de la dame ; mais au contraire Nina le conjure de lui garder un secret absolu,

voulant décidément finir ses jours dans l'obscurité. Il veut en vain la détourner de ce projet, qu'elle a fixement arrêté ; et voyant qu'il ne peut rien obtenir, il part de cet endroit avec promesse d'y revenir souvent. Mais il n'étoit pas besoin de le lui faire promettre ; son cœur l'y appeloit assez.

CHAPITRE XXII.

Dès le lendemain, surviennent des pluies qui tombent avec tant d'abondance et si long-temps, qu'on croiroit être menacé d'un nouveau déluge, et que les ruisseaux, les ravins, les ravines se répandent dans les champs : les endroits creux sont entièrement inondés. . . . . ainsi se trouve le vallon qu'habite Nina. Elle et les autres n'ont de ressource que de se sauver de côteau en côteau, de montagne en montagne, d'où elles voient la cabane emportée par les courans, tandis qu'elles sont là sur un rocher, où elles vont mourir de faim, si elles elles ne sont englouties dans les eaux.

Vous en eussiez été glacé d'effroi, si vous eussiez vu sur cette roche, au milieu de l'inondation, ces pauvres femmes à genoux, les mains tendues vers le ciel, toutes quatre se pressant sur le point le plus élevé, qu'avant peu les eaux vont atteindre.... que déjà.... Mais je dois m'empresser de vous rassurer, en vous rappelant que dans le canton, se trouve un seigneur et une dame de Cormatin.

Au moment où ces infortunées semblent n'avoir plus aucune espérance, des cris d'encouragement se font entendre à l'entrée du vallon; et aussitôt elles voient paroître des espèces de radeaux conduits par le seigneur de Cormatin et le chevalier de Saclas, aidés de leurs gens,

qui, avec force et adresse, parviennent promptement à la roche, où ils recueillent les quatre femmes déjà mortes de frayeur. Lorsqu'elles peuvent descendre à terre, là se trouvent la baronne de Cormatin, le bon Nazare, qui les reçoivent, les raniment par des liqueurs spiritueuses, et les emmènent de suite au château.

CHAPITRE XXIII.

Il est inutile de dire que toutes quatre se jettèrent aux pieds de la dame de Cormatin, et la comblèrent de bénédictions, ainsi que leurs autres sauveurs. Je ne répéterai pas non plus, ni les naïves exclamations de Philiberte, en retrouvant les mêmes personnes dont elle avoit déjà éprouvé la générosité, ni le rustique langage de la reconnoissance de Marceline, ni les religieuses actions de graces de la bonne Rose, ni les délicates et nobles expressions dont Nina témoigna sa sensibilité.

Voyons-les tout de suite au château, où elles seront traitées hos-

pitalièrement, jusqu'à ce que, par le retour de Morin et celui du beau temps, la cabane puisse être rétablie; mais bientôt il est arrangé que Marceline et Philiberte y retourneront seules.

Inutilement Nina a voulu se déguiser. La dame de Cormatin, qui a autant d'esprit que de bienfaisance, a de plus, ainsi que le baron, le rare talent de voir d'un coup-d'œil à qui elle a affaire, et de suite la délicate attention de traiter chacun suivant son mérite, en quelque situation que la fortune l'ait mis. Partant, elle a bientôt démêlé que Nina n'étoit pas ce qu'elle vouloit paroître. Cependant elle s'est gardée de leur faire trop de questions.... Demander

le secret de ceux qu'on oblige, c'est le leur arracher. Mais elle fit à Nina et à Rose un accueil particulier, voulut qu'elles mangeassent à sa table, qu'elles fissent sa compagnie, et qu'elles ne retournassent plus à la cabane, les priant de rester toujours avec elle en qualité d'amies. Et, voulant diminuer son bienfait, comme font ordinairement les gens délicats, elle leur dit que son offre étoit intéressée, parce qu'elle désiroit être aidée par elles dans l'éducation d'une charmante petite fille, que naguère elle avoit adoptée, et qu'elle chérissoit d'une tendresse presqu'égale à son amour pour ses aimables enfans. D'ailleurs elle y

mit un air engageant qui lui étoit particulier, et auquel rien ne résistoit. Ainsi Nina et Rose ne se refusèrent à rien de ce qu'elle leur proposa.

La sensibilité de Nina ne pouvoit céler long-temps son secret à sa bienfaitrice; et plus elle la connoissoit, plus elle voyoit qu'elle réunissoit toutes les qualités, partant la discrétion. En outre elle pensoit qu'une telle confidence seroit une preuve de reconnoissance et d'amitié.

Un jour donc qu'elle se trouvoit seule avec elle et Rose, elle se mit à lui raconter son histoire, dont la dame fut merveilleusement touchée, et en augmenta de tendresse

pour Nina, de considération pour Rose, et de vénération pour le bon Nazare, sur qui le récit, qu'elle entendoit alors, confirmoit et au-delà ce qu'elle en savoit auparavant.

Ainsi Nina, après tant de rudes traverses, menoit une vie heureuse, comblée, ainsi que sa compagne, des bontés de la dame de Cormatin, coulant paisiblement le temps avec elle, soit à broder, coudre ou festonner, car la baronne étoit fort adroite en ces utiles occupations; soit à parler de sciences, d'arts, de musique, car on en faisoit d'excellente au château de Cormatin; soit à jouer avec la petite fille adoptive, car c'étoit

un grand plaisir pour la baronne; soit à s'entretenir des bienfaits de la Providence, car elle étoit très-pieuse : et sur ce point-là, il n'est pas besoin de dire combien Rose appuyoit, revenant sur le passé, y suivant le doigt de Dieu, qui, par de si terribles orages les avoit enfin amenées à un port où se trouvoit le bonheur.

— Oh! oui, disoit chaque fois Nina, en se jettant au cou de la dame de Cormatin; oh! oui, l'on trouve bien ici le bonheur..... Hélas! pourquoi Florestan ne peut-il plus en avoir sa part sur la terre. — Et elle se mettoit à pleurer; et la dame de Cormatin et la bonne Rose essuyoient ses larmes, et elles

réunissoient leurs douces paroles pour l'amener à la résignation.

Pauvre Nina !.... Mais bientôt le ciel.... Cependant, suivons les évènemens dans leur ordre.

CHAPITRE XXIV.

Il arriva qu'une nuit, la dame de Cormatin fut saisie d'une indisposition si violente, qu'on envoya chercher le plus fameux médecin du canton, qui passa la nuit près d'elle, déployant tout son savoir, sans pouvoir seulement calmer sa douleur.

Nina n'en fut informée que le matin. Elle accourut vîte chez sa digne amie : — Eh ! mon Dieu ! lui dit-elle, pourquoi ne m'avoir pas fait éveiller ? vous seriez guérie à présent. — Comment ! vous êtes initiée dans la *physique ?* — Je l'ai long-temps étudiée d'un Arabe fort expert en cet art, et l'ai beaucoup

pratiquée moi-même. Ce que vous avez est peu de chose. —

Alors Nina va cueillir des herbes, les manipule avec des drogues de la pharmacie du château.... Bref, la dame de Cormatin fut tout de suite rendue à la santé. — Ah! dit-elle à son amie, après de tendres et nombreux épanchemens de sensibilité, ce qui augmente ma joie d'avoir découvert vos connoissances en physique, c'est que ce sera un grand moyen de plus, par lequel nous pourrons ensemble soulager les autres. Par exemple, ce seroit une belle œuvre à faire, si vous étiez capable de guérir un cerveau détraqué.... Il y a quelques semaines qu'ici est arrivé un des plus beaux chevaliers qui ja-

mais ait pu s'asseoir à la table ronde; mais que sans doute quelque maléfice a réduit en un état de folie pitoyable. Nous n'avons pu, malgré tous nos efforts, le retenir au château; il a choisi sa retraite dans le plus épais du bois, d'où il ne veut sortir ni jour ni nuit. Voici à quoi il y passe le temps.

Sur un beau frêne, auquel sont suspendus son écu, son casque, ses gantelets, il a gravé une N. A côté est un des plus vilains chênes de la forêt, un chêne tortueux, et dont plusieurs branches sont cassées; il y a gravé une S. Tout auprès encore, se trouve un gros noyer, qui semble nourri aux dépens de ce qui l'environne; car rien ne vient sous son branchage:

celui-là est marqué d'un T. Enfin, parmi plusieurs peupliers qui sont en ce lieu, il en a choisi un si souple, qu'il cède au moindre vent aussi facilement qu'un jonc, et qui est placé entre le chêne et le noyer; son écorce est incrustée d'une R. Vous le trouveriez sans cesse entourant le frêne de fleurs de la forêt, et y joignant maintes démonstrations de tendresse; portant ensuite au chêne et au noyer de grands coups de son épée et de sa lance, avec l'expression de la plus grande fureur; puis avec celle du mépris et de l'indignation, pliant le peuplier jusqu'à en faire traîner les branches dans la boue. —

— Pauvre et infortuné chevalier! dit Nina; j'en ai le cœur si serré,

que je ne me suis jamais sentie en un tel état.... Oh ! que de graces je rendrois au ciel, si j'en savois assez pour le guérir ! — Je suis de même, ajoute Rose. Jamais je n'ai éprouvé un tel attendrissement. Hélas ! il faut qu'il ait eu de grands malheurs. — Aussi, répond la baronne, peut-on le juger à son armure; elle est toute de couleur noire. Sur son écu est un cœur brisé par la foudre. — Juste ciel ! s'écrie Nina.... — O ! bonne Ste.-Vierge ! s'écrie Rose; et qu'y a-t-il encore de tracé sur son écu? — La dame de Cormatin répond: — On y lit ces mots : *Le Chevalier au désespoir.* — Grand Dieu ! c'est mon libérateur ! c'est l'inconnu qui a vaincu le comte et ses champions.

En effet, j'avois ouï dire que, par l'aide d'un nécromancien, les armes du comte avoient le pouvoir de faire des blessures mortelles si elles étoient assez profondes, et, si elles ne l'étoient pas, le pouvoir de jetter en démence. Oh! sûrement, sûrement c'est lui, c'est mon libérateur. Courons vîte où il est... O mon Dieu! mon Dieu! faites que j'aie assez de moyens pour rendre la santé à qui m'a rendu l'honneur.

CHAPITRE XXV.

On part sur-le-champ : on va le plus vîte qu'il est possible, mais point assez au gré de Nina. Cependant on est arrivé.

Le chevalier étoit alors agenouillé devant le frêne, versant des larmes abondantes, et déposant des millions de baisers sur cette N qu'il a gravée dans son écorce. En cette attitude, on ne voyoit point son visage ; mais il vint à se retourner. Nina jette un cri en tombant dans les bras de Rose, qui, elle-même, est prête aussi à s'évanouir.

Nina reprend connoissance avec peine ; elle s'écrie avec une joie qui tenoit du délire : — C'est lui-

même! c'est le chevalier Florestan! O Dieu ! Dieu ! par quel prodige!.... Se peut-il?.... Hélas! n'est-ce point un fantôme, une illusion?.... S'il en étoit ainsi, il me faudroit mourir à l'instant même. —

Rose la rassure en lui disant : — Vraiment, rien ne ressemble plus à un miracle;... mais c'est bien lui, je vous en réponds. — Répétez-moi que certainement c'est lui... — Je vous en réitère l'assurance ; c'est bien lui. — Le chevalier de Maugenet? — Le chevalier de Maugenet. —

Nina tombe à genoux, et adresse au ciel des prières muettes et non moins ferventes. Puis elle s'approche du chevalier... dont elle n'est

pas plus reconnue qu'aucun autre. Quel supplice pour son cœur ! pour le cœur d'une amie aussi tendre ! mais c'est l'effet de la folie... Assurément il conserve toujours autant d'amour dans le cœur : la preuve en est même dans ce que sa folie lui inspire ; car on voit clairement que le frêne et l'N qui y est incrustée est l'emblême de Nina ; de même que le vilain chêne marqué d'une S, le noyer avec son T, et le souple peuplier avec son R, servent à désigner Salornay, Touchard et Reinette ; et les hommages qu'il rend au frêne, tandis qu'aux autres il distribue force mépris et mauvais traitemens, prouvent assez que, bien qu'il ne reconnoisse pas

Nina, c'est toujours Nina qui l'occupe.

Il ne s'agit donc que de le guérir: et cela d'abord ne semble pas trop difficile, parce que le maléfice paroît tenir à une très-petite blessure qu'il a reçue au défaut du gantelet, et qui se montre aussi vive que si elle venoit d'être faite.

La vérité étoit que, la blessure fermée, le chevalier auroit été guéri: mais là existoit la difficulté, telle que Nina épuisa tout ce qu'elle savoit, tout ce qu'elle put imaginer, sans y apporter le moindre changement, ce qui la jettoit dans une grande désolation. Elle passoit les jours entiers avec Rose, et souvent avec la dame de Cormatin, auprès

du chevalier ; et les nuits, elle les employoit à composer des mixtions; et tout le temps des journées et des nuits, elle l'employoit aussi à verser tant de larmes, qu'en moins d'une semaine elle en étoit venue au point d'avoir plus l'air d'être morte que vivante.

La dame de Cormatin épuisoit en pure perte ce que peut inspirer de consolant la sensibilité la plus active. Le baron envoyoit chercher de toutes parts les plus fameux médecins. Le chevalier de Saclas en amena de force un très-renommé, mais qui ne vouloit pas se déranger de sa demeure.

Rose et le bon chapelain, par

leur espoir en la bonté du ciel, et la résignation à ses décrets, tâchoient d'émousser les pointes aiguës dont le cœur de Nina étoit cruellement déchiré.

CHAPITRE XXVI.

Un soir, que de retour d'auprès du chevalier, on recommençoit de nouvelles plaintes et des projets de remèdes nouveaux, se présenta un pauvre qui vouloit absolument parler à Nina d'un objet, disoit-il, de la plus grande importance.

Sans laisser le temps de la prévenir, le pauvre entre dans l'endroit où on étoit, et d'un élan, vient tomber à ses pieds, prosterné jusqu'à terre, et criant graces, en versant des larmes abondantes. Cependant on parvint à le faire relever, et on lui demanda qui il étoit. — Vous ne me connoissez que trop, répondit-il. Je suis un monstre que

l'on doit exterminer. — Inutilement l'examinoit-on ; personne ne le reconnoissoit. Il ajouta : — Je n'en suis pas surpris. La misère, les remords et les souffrances m'ont défiguré : mais tâchez de me reconnoître, ô angélique demoiselle de Jouvence, dont j'ai causé tous les maux ! Jamais, jamais je n'aurai le courage de prononcer un nom qui vous fera horreur. —

Rose l'ayant beaucoup considéré, se mit à dire : — Eh ! mon Dieu ! je crois que c'est Molinet ! . . . — Aussitôt l'inconnu, en s'écriant : — Hélas ! vous avez nommé le monstre ! se précipita une seconde fois aux genoux de Nina ; et les baignant de ses larmes, poussant des sanglots douloureux : — Oui, ajou-

ta-t-il, c'est l'infâme, l'exécrable Molinet, qui ne peut plus trouver de repos avec sa conscience. Je vous ai cherchée partout, afin que vous me délivriez d'une vie que je ne puis plus supporter; mais auparavant je veux vous faire de terribles aveux, ensuite j'offrirai au ciel mon supplice en expiation de mes crimes. —

Il en commença bientôt le récit, dont voici l'abrégé:

Molinet avoit été placé par le seigneur de Salornay, auprès du chevalier Florestan, avec ordre de le conduire en de si périlleuses aventures, qu'il y laissât la vie, et ainsi au comte de Salornay la possibilité d'épouser Nina. L'écuyer s'étoit acquitté de sa commission autant que

possible ; ayant même perdu exprès le coffre aux drogues, afin que le chevalier ne pût se guérir des blessures qu'il recevroit ; mais, comme on l'a vu, Maugenet étoit sorti victorieux de tous ses combats, la vigueur de son tempérament l'avoit dédommagé du coffre perdu.

A peine étoit-il embarqué sur une galère, allant se battre contre les Sarrazins, qu'il étoit survenu une tempête violente. La nuit se trouvant fort obscure, et le plus grand désordre régnant dans l'équipage, Molinet en avoit profité pour dérober la médaille, l'écharpe, et se jetter dans la chaloupe, avec laquelle, l'ayant détachée de

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

la galère, il avoit gagné le rivage ; et de là, étoit venu au château de Jouvence, où nous avons vu la fable touchante qu'il récita sur la prétendue mort du chevalier, et qu'il appuya d'une fausse lettre, et de la remise des effets.

Voyant que ce moyen ne suffisoit pas à procurer au comte de Salornay la main de Nina, il avoit soustrait dans les archives de Jouvence le titre qui annuloit les droits du seigneur de Salornay sur le comté de Jouvence, et avoit ainsi forcé le mariage.

Il acheva d'instruire Nina des horreurs dont nous avons vu les détails, ajoutant que le comte et lui s'étoient fortement douté que

c'étoit le chevalier de Maugenet, ce chevalier inconnu qui avoit tant ravagé la ferme et le château de Salornay, et aussi le chevalier noir qui avoit vaincu le comte et ses quatre tenans dans l'épreuve du combat soumis au jugement de Dieu....

Nina l'interrompit en lui disant: — Je ne m'étois pas doutée du premier; mais je ne sais que trop à présent que le second est l'infortuné chevalier de Maugenet. — Alors l'écuyer reprit ainsi: —

Lorsque j'eus procuré au seigneur de Salornay le moyen de rompre son mariage, par l'aveu de l'infamie que j'avois faite à l'occasion des dispenses, je fus si insensé, pendant quelque temps, que de me

croire heureux. Hélas ! j'ai trop expérimenté que le crime et le bonheur ne peuvent demeurer ensemble. Quand ce vertueux, ce digne, ce respectable prêtre que je vois ici, partit de Salornay, je me trouvai sur son passage, où il me fit des remontrances si fortes, si poignantes, qu'elles furent comme des serpens jettés dans mon sein, et qui, depuis, n'ont cessé de le déchirer, de me tourmenter jour et nuit de maux tellement aigus qu'il me semble déjà être dans un enfer. Ne pouvant plus y résister, un jour j'ai distribué mon argent aux pauvres, j'ai fait de mon manoir une fondation d'hôpital ; je suis allé au château de Salornay, reprocher au comte, à Touchard,

à sa nièce, les crimes qu'ils m'avoient fait commettre. De là, je me suis retiré dans les bois, où, jusqu'à ce jour, j'ai vécu exposé à toutes les injures de l'air, à tous les besoins ; mais y étant insensible, parce que de telles souffrances ne sont rien auprès des cuisans remords dont je suis déchiré, comme je le serois par des pointes acérées qui m'arracheroient le cœur.

Aujourd'hui je me suis trouvé près d'une cabane (1) ; j'ai entendu

(1) Celle de Morin, qu'il avoit reconstruite, et où, avec sa femme et sa fille, il menoit une vie plus douce que ci-devant, le tout par les bienfaits de la baronne de Cormatin. J'avois oublié de le dire en son lieu.

prononcer votre nom, je me suis informé, j'ai su que vous étiez ici, j'ai vîte couru....

Maintenant que je vous ai fait ma confession, il ne me reste plus qu'à mourir. De grace, livrez-moi à la justice; la mort la plus affreuse le sera moins que de vivre dans l'état où je suis; et peut-être mon supplice appaisera-t-il la vengeance céleste. —

— Malheureux homme, lui dit Nina, tu me fais saigner le cœur. Si le pardon que je t'accorderai peut finir tes peines, vas, je te pardonne volontiers. — Vous faites bien, ajouta Rose. C'est à la justice divine à dispenser les châtimens. Notre devoir à nous, est

de la fléchir. — Femmes respectables, dit la dame de Cormatin, en les embrassant l'une et l'autre, quels sublimes modèles vous présentez au monde! —

CHAPITRE XXVII.

Le baron de Cormatin, après un moment de réflexion, se mit à dire: — Mais peut-être y auroit-il moyen de tout expier en réparant tout. Ce Molinet, si j'ai bien entendu, connoît le nécromancien qui a maléficié les armes du seigneur de Salornay. — Sans doute, je le connois, répond l'écuyer.... — Eh bien! il faudroit aller le trouver: peut-être a-t-il un remède à son maléfice. — Assurément, et de plus, dans la crainte que le seigneur de Salornay ne vînt à se blesser de ses propres armes, le nécromancien m'a enseigné ce remède.

— O ciel! — Est-il possible? —

Grand Dieu ! s'écrie-t-on à-la-fois. Et Nina d'abord, et tout le monde ensuite, comble Molinet de remercîmens et de caresses. — Molinet, mon cher Molinet, point de crime qui ne soit expié, si vous possédez ce secret véritablement. Le chevalier Florestan est ici dans le bois. Pourroit-on à l'instant même ?.... — Il ne faut que boire le jus d'une plante qui croît partout. — Ah ! courons, courons vîte. —

Le chevalier de Saclas les arrêta, en leur disant : — Mais, s'il nous trompoit encore, et que le prétendu remède.... Il est permis de se méfier du repentir des méchans.... Tenez, il faut que devant nous Molinet boive la moitié

de ce qu'il donnera au chevalier. — Monseigneur, répond Molinet, vous avez raison de craindre. Qui a été criminel une fois, ne mérite plus de confiance. Je ferai donc ce que vous exigez de moi. —

En effet, il prépara la liqueur, et en but la moitié. Le reste, Nina le mit dans une fiole.

Cependant, on avoit allumé des torches. On part. L'espérance donne des ailes. En un moment on arrive à la retraite de Maugenet, que l'on trouve encore au pied du frêne, dans une telle extase, qu'il ne prit garde ni à la quantité de monde, ni à la vive clarté des flambeaux. Toutefois le serviteur que la baronne de Cormatin envoyoit toujours lui porter sa nourriture, et

à qui le chevalier étoit accoutumé, parvint à lui faire boire le filtre. L'effet fut de l'endormir presque subitement, et d'un sommeil si profond, que, sans en rien sentir, il fut transporté au château de Cormatin, où il demeura dix-huit heures sans mouvement, tandis que Nina le couvroit de ses regards, dans un état d'espérance et de crainte qui lui tenoit le cœur si serré, qu'à peine respiroit-elle. Les autres l'entouroient aussi, et guettoient avec le plus tendre intérêt l'instant de son réveil.

CHAPITRE XXVIII.

Lorsque Florestan parut prêt à s'éveiller, on réfléchit que, lui offrir dès la première vue Nina, c'étoit l'exposer à mourir de sa joie; que même il falloit employer les plus grands ménagemens, et ne lui laisser voir d'abord personne qu'il connût. On s'éloigna donc, et il ne resta près de lui que la dame de Cormatin, bien capable de remplir un rôle si difficile. Aussi réussit-elle complettement, moyennant les adroites précautions qu'elle employa pour instruire de son bonheur le chevalier, qui, suivant la promesse de Molinet, avoit, en

s'éveillant, retrouvé tout-à-fait sa raison.

Je ne redirai pas par quels degrés la bonne et ingénieuse dame de Cormatin l'amena à apprendre sans danger la félicité qui l'attendoit. Vous êtes sûrement trop pressés de le voir aux genoux de Nina, couvrant sa main de baisers, la baignant de larmes brûlantes, auxquelles Nina mêle les siennes, tous deux suffoqués de leur ivresse, ne pouvant parler, ou ne disant que quelques mots entrecoupés par des soupirs, par des élans de bonheur.... Moi aussi, je suis pressé de vous offrir ce tableau enchanteur ; mais comment pouvoir le peindre? Dans une telle occasion, il faut briser les pinceaux, déchi-

rer la toile, et mettre à la place imagination et sensibilité : elles seules peuvent tracer une scène si touchante.

La joie délirante qu'ils éprouvoient à se revoir après tant de maux et de traverses, étoit encore augmentée par celle de se trouver libres ; mais cette dernière, le bon chapelain, à son grand regret, la modéra, en leur observant qu'il falloit d'abord obtenir la patente du jugement par lequel, au tribunal de la province, le mariage de Nina avoit été déclaré nul ; qu'ensuite il faudroit aller à Rome, et même y conduire Salornay, afin que le souverain Pontife déliât tout-à-fait les premiers nœuds, et permît de former les nouveaux.

Le seigneur de Cormatin ajouta : — Il seroit nécessaire, avant tout, de faire écrire et signer à Molinet, et devant témoins, les aveux qu'il vous a faits..... Où donc est-il Molinet ? —

Le chevalier de Saclas, persuadé avec raison qu'il est toujours bon de se défier des fripons jusqu'à l'entière réussite, l'avoit enfermé dans son appartement, où il le faisoit garder à vue, parce qu'il avoit réfléchi qu'il auroit pu, si le breuvage étoit dangereux, s'en être garanti par quelque contre-poison : mais alors, tous soupçons étant bannis, il alla lui-même le chercher.

A peine entré, Molinet tomba aux pieds du chevalier en versant

un torrent de larmes. Florestan eut beaucoup de peine à le faire relever. Ce ne fut qu'après lui avoir dit plusieurs fois et avec bonté : — Relève-toi, Molinet, relève-toi, te dis-je. Je ne t'en veux plus. Puisque le repentir est dans ton cœur, il ne me reste qu'à te pardonner. —

On lui proposa ensuite d'écrire et de signer le récit qu'il avoit fait. — Vous l'aurez dans un instant, répondit-il. Disposez des plumes et du papier ; je vais bientôt revenir. —

Lorsque Molinet revint, il avoit une main empaquetée, de l'autre il tenoit une coquille pleine d'une liqueur rouge..... Il leur dit : — C'est de mon sang que sera tracé le récit de mes crimes.... — Les

femmes jettèrent un cri d'épouvante, et s'éloignèrent, bien qu'il assurât avoir une simple piqûre sans danger, ce qui étoit la vérité. Ainsi, en présence des hommes seuls, il écrivit et signa sa déclaration.

CHAPITRE XXIX.

Dès le premier moment, Florestan avoit arrêté qu'aussitôt après il partiroit pour le château de Salornay. Le baron de Cormatin, le chevalier de Saclas, le bon chapelain, et Molinet devoient l'accompagner; mais il falloit attendre qu'il fît jour.

Pour charmer l'attente, Nina raconta à Maugenet le détail de ses peines, dont celui-ci tour-à-tour, à-la-fois, attendri et furieux, exhaloit des gémissemens et des imprécations.

Quand ce fut à lui de parler, il raconta seulement une partie de ce qui lui étoit arrivé; car la modestie le retint dans le récit de ses valeu-

reux exploits. Il se contenta de dire que, dans un de ses combats contre les Sarrazins, il avoit eu le bonheur de faire prisonnier un de leurs princes, dont il avoit eu une rançon considérable, avec laquelle il avoit repassé la mer promptement ; mais pas assez, puisqu'il n'étoit arrivé qu'après le fatal mariage. Que c'étoit effectivement lui qui avoit ravagé la ferme, le château ; que de ce dernier il n'auroit laissé que des débris, sans les pieuses remontrances du bon vicaire Nazare ; que de là il étoit retourné à la guerre, où de nouveau, ajouta-t-il modestement, j'ai fait le mieux qu'il m'a été possible contre les ennemis de la religion, de la patrie et de mon Empereur, n'ayant plus d'autre motif

depuis que j'avois perdu mon unique espérance. A mon retour, un an s'étoit écoulé, ainsi que j'en avois engagé ma parole à ce digne prêtre: m'étant déguisé, je me rendis à Salornay, voulant au moins savoir si Nina n'étoit pas persécutée; car j'étois bien assuré qu'elle ne pouvoit être heureuse, je connoissois trop son cœur et son amour. Jugez quelles furent ma douleur et ma rage en apprenant qu'à ce même instant, cette chère Nina étoit, devant l'Empereur, accusée de crime et d'infamie! Reprenant soudain mes armes, je remontai sur mon palefroi; j'arrivai à la cour de l'Empereur au moment où l'imposture alloit triompher.... Vous savez le reste: oubliez-le, oublions de même ce qui l'a pré-

cédé. Il ne faut plus à présent laisser dans nos ames que le bonheur dont nous jouissons, et l'espoir de celui dont nous jouirons bientôt. —

Ces récits employèrent ce qui restoit de la nuit. Ensuite se firent les adieux, mêlés de caresses, d'épanchemens, de tout ce que peuvent inspirer l'amour, l'amitié, la reconnoissance : on gagna ainsi le point du jour.

Alors les hommes se mirent en route vers le château de Salornay, où, lorsqu'ils y arrivèrent, le comte se divertissoit à table avec Touchard et Reinette, enivrés tous trois d'amour et de vin.

Le chevalier Florestan entra seul, et dit : — Déloyal Salornay, car aucun titre n'est plus fait pour toi,

me reconnois-tu? — Salornay répond en tremblant : — Je crois que vous êtes le chevalier de Maugenet;.... mais si vous venez chercher Nina, je ne puis vous dire où elle est. J'ai été contraint par jugement de la répudier. Croyez que ce n'est pas ma faute. — Epargne-toi la peine de mentir davantage ; Molinet m'a révélé tous tes crimes. Cependant, ne crains pas que j'en veuille à tes jours : un sang aussi vil que le tien souilleroit mon épée. Je ne veux qu'avoir la patente de l'arrêt du tribunal de la province, et t'emmener à Rome, où j'ai besoin de ta présence. —

— Chevalier, répond Salornay, vous me traitez trop durement : il n'en est pas besoin pour que je me

conforme à vos désirs. Je vais d'abord vous donner ce que vous demandez ; ensuite je vous accompagnerai à Rome, et par delà si vous l'exigez. —

Ainsi se conduisent toujours les hommes tels que Salornay ; fiers et cruels avec les foibles, lâches et soumis avec les autres.

Pendant qu'il recherchoit dans les archives la patente du mariage annullé, Touchard étoit sorti par une porte dérobée, et avoit amené tous les vassaux en armes, auxquels il donna l'ordre d'attaquer Florestan. Celui-ci se mit en défense, et déjà le baron de Cormatin et le chevalier de Saclas se préparoient à le seconder ; mais il ne fallut point en venir là. Le bon

Nazare et Molinet avoient eu le temps de parler aux vassaux ; et lorsque l'ordre de l'attaque leur fut donné, il se trouva au contraire qu'ils tournèrent leurs armes contre Salornay, Touchard et sa nièce, qu'ils auroient exterminés si Florestan ne les avoit contenus. Mais ils se vengèrent au moins, en leur reprochant, avec les paroles les plus injurieuses, leurs vexations et leurs crimes ; et même ils ne firent grace à Touchard et à Reinette, que sur la promesse de Maugenet de les mener aussi à Rome, et de les y faire rigoureusement punir.

En partant de Salornay, les louanges et les bénédictions accompagnoient Florestan et ses deux amis ; le bon prêtre qu'ils n'avoient cessé

de regretter ; Molinet même, qui suivoit à pied, couvert d'un sac de toile grise, en signe de pénitence, une corde autour des reins, et la tête rasée : mais Salornay, Touchard et Reinette marchoient au milieu des huées et des imprécations. Ils reçurent un semblable accueil à Cormatin, où de tels monstres excitoient d'autant plus l'horreur, qu'on y étoit accoutumé à des êtres si bons, si vertueux.

CHAPITRE XXX.

A Cormatin, tout le monde se réunit, et l'on prit la route de Lyon pour de là se rendre à Rome. Le voyage fut heureux et agréable. . . . pour nos bons et vertueux amis ; mais il fut un long supplice pour Salornay, Touchard et Reinette, qui souffroient cruellement par le spectacle du bonheur de ceux qui naguères étoient leurs victimes, et qui à présent les tenoient à leur discrétion.

Ils arrivèrent à Rome au moment où le conclave assemblé travailloit à l'élection d'un pontife. Le temps qu'il falloit attendre, Salornay abattu le passoit à pleurer

de rage et d'impuissance, Touchard et sa nièce à chercher, mais sans en trouver, des ruses et des détours; tandis que Nina, Maugenet et les autres l'employoient à visiter les saints lieux, et les antiques merveilles de la reine des Cités.

Dès lors commença la punition des méchans. Reinette, malgré ses inquiétudes sur le sort qui l'attendoit, ou même dans le dessein de les charmer, peut-être plus encore pour se préparer des ressources, tendoit ses filets à la riche jeunesse de Rome. Il s'y laissa prendre entr'autres un cavalier, dont la maîtresse jalouse et vindicative en fut bientôt informée. Ayant su que

Reinette devoit aller à un bal masqué, auquel elle avoit donné rendez-vous à sa nouvelle conquête, la dame Romaine, à prix d'argent, obtint de la suivante de sa rivale qu'elle enduiroit l'intérieur du masque avec une drogue corrosive, qui ne manqua pas son effet : car Reinette en eut le visage non moins brûlé que si elle fût tombée dans un brasier ardent ; et elle en resta si laide, si hideuse, qu'elle ne pouvoit plus se regarder sans horreur. Ainsi elle se trouva aussi monstre par la figure que par l'ame ; et elle s'abandonna à un si grand désespoir, qu'elle alla se jetter dans le Tibre.

L'élection du nouveau pontife

étant achevée, à son audience fut aussitôt appelée la cause de Nina, qui, d'un accord unanime, excita l'admiration en sa faveur, et l'indignation contre ses tyrans.

Salornay n'essaya seulement pas de se justifier : le loup tombé dans la fosse ne fait aucune résistance à qui veut le museler.

Touchard eut recours aux subtilités, aux calomnies, à tout ce que son astuce put lui fournir : le renard pris au piège se défend jusqu'à la dernière extrémité : mais celui-là étoit trop bien serré. On découvrit en outre qu'il avoit seulement ce premier grade ecclésiastique, qui s'accorde sans conséquence. Jamais il n'avoit pu obte-

nir les autres ; et je le savois bien en ne voulant l'appeler que Touchard, sans y joindre la qualification qu'il prenoit, mais dont il n'étoit pas digne.

Sa punition fut de restituer ce qu'il avoit subtilisé à la foiblesse du défunt seigneur de Jouvence, et à celle de Salornay ; puis d'être renfermé dans un austère couvent, jusqu'à l'entière expiation du scandale qu'il avoit causé. Disons tout de suite qu'il y mourut de rage, au bout de quelques mois, sans avoir voulu se repentir, et aussi indignement qu'il avoit vécu.

Une restitution complette fut de même prescrite au comte de Salornay.

Le chevalier de Maugenet et Nina obtinrent la permission d'unir leurs destinées ; ce qu'ils firent de suite avec une grande solennité, le Pape lui-même leur donnant la bénédiction, et toute la ville y joignant des vœux pour ces intéressans époux, ainsi que pour les dignes amis qu'ils avoient trouvés dans leurs malheurs.

Il y en eut même qui firent des offres brillantes au bon chapelain Nazare, dont on ne pouvoit assez admirer le courage avec lequel, dans son humble simplicité, il avoit défendu l'innocence. Mais quel bien pouvoit être mis en comparaison du bonheur de vivre au château de Cormatin, où à tant de jouis-

sances si précieuses pour une ame aussi belle que la sienne, se joignoit alors la douce espérance de voir sans cesse Nina, son époux, et la bonne Rose ?

CHAPITRE XXXI.

Pendant ces nôces et ces fêtes, qui durèrent plusieurs jours, le comte de Salornay avoit repris la route de son château avec Molinet.... Oui, avec Molinet, et dans un instant, vous en saurez la raison. Aussitôt qu'ils furent arrivés, le comte manda tous ses vassaux, et, lorsqu'il les eut rassemblés, il leur parla ainsi : —

Mes enfans, vous avez assez longtemps gémi sous le poids de mon orgueil, de ma méchanceté, de mes folies en tout genre. Le ciel a mis le repentir dans mon ame : je veux expier mes crimes, et vous dédommager du mal que je vous ai causé

Quoique ce mal ait été sans mesure, cependant je vous ferai un bien qui sera encore plus grand, et que vous trouverez tel, j'en suis certain. Je vais, par un écrit formel et authentique, donner ce comté en pur don au sire de Maugenet; ainsi vous serez les vassaux du plus digne chevalier que jamais on puisse voir, et de cette angélique Nina que vous chérissez tant. Mais je vous prends à témoins que dans cet acte je suis entièrement sain de corps et d'esprit, que même le sire de Maugenet n'en a nulle connoissance. Après cela, j'irai avec Molinet m'enfermer dans un monastère, où nous tâcherons, par une dure et longue pénitence, d'expier nos forfaits, que nous nous sommes promis de nous

retracer l'un à l'autre et sans cesse, afin d'en avoir toujours l'horreur devant les yeux. —

Ainsi se conduisirent le seigneur de Salornay et l'écuyer ; et les vassaux, touchés d'un si beau repentir, oublièrent le mal que par eux ils avoient enduré, et leur accordèrent des sentimens de commisération, et même une part dans leurs prières.

Quand le sire de Maugenet revint d'Italie, il apprit cet événement avec une grande surprise ; et ne voulant pas en profiter, mais au contraire forcer le seigneur de Salornay de reprendre ce comté, il s'enquit autant que possible dans quel monastère il pouvoit s'être retiré. Mais celui-ci ayant préva

cette recherche, avoit si bien célé sa retraite, que jamais il n'y eut moyen de la découvrir ; si ce n'est, lorsqu'il ne fut plus temps, par une lettre qu'il écrivit à l'article de la mort, dans laquelle lettre il renouveloit sa donation, demandoit de nouveau pardon de ses crimes, et prouvoit, par le style pieux qui y régnoit, qu'un véritable repentir avoit tout-à-fait purifié son ame.

De retour en France, les sire et dame de Maugenet, les seigneur et dame de Cormatin, le chevalier de Saclas, la bonne Rose, le digne chapelain Nazare, décidèrent entr'eux de ne plus se quitter. Ils demeurèrent ensemble tour-à-tour à Cormatin, à Jouvence et à Salornay. Le bonheur fut constamment

leur partage, et ils ne cessèrent de faire celui de tous ceux qui vivoient sous leur dépendance.

Puissent les malheurs et la félicité de Florestan et de Nina, consoler les mortels vertueux qui gémissent dans l'infortune, en leur prouvant que tôt ou tard la justice éternelle punit les méchans, et récompense ceux qui sont l'exemple du monde et la gloire de l'humanité !

FIN.

De l'Imprimerie d'Orizet et Le Coq, Place St.-Michel, n° 2.

qu'une scène affreuse de fantasmagorie, mais Sophia en avait trop vu. Elle criait en sanglotant, tournée fixement contre la fenêtre, comme si elle y apercevait encore cette tête sanglante, ô ma mère, ma bonne mère! puis, laissant tomber sa tête dans ses deux mains, elle poussait comme un râlement. — Jeune fille, tu es dans le temple de la volupté, il faut y sacrifier; c'est bien la moindre vengeance, si c'en est une, que je puisse tirer de toi, pour avoir violé un asile interdit aux profanes; viens sur mon sein, mes baisers essuiront tes pleurs. — Barbare, assassin, répondit fièrement Sophia, que le péril et ses malheurs douaient d'un courage viril, si je te touche jamais, ce sera de la pointe d'un fer

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

— Esclave, tremble. — C'est à toi de trembler, tyran. — Je méprise les menaces d'une femme, tu m'appartiens, et malgré toi-même tu seras... — Toi mon maître! — Tu seras à moi, te dis-je, je l'ai résolu, cela suffit. Le Turc, l'œil étincelant de colère et de volupté, se précipitant aussitôt sur Sophia; celle-ci, aussi prompte que l'éclair, arrache habilement un poignard que le gouverneur portait à son côté, l'en frappe, et tandis que l'odalisque, revenue à leurs cris, secourait le blessé, elle fuit de l'appartement, et traverse avec promptitude le vestibule peuplé d'esclaves, bien résolue, s'ils voulaient l'arrêter, à les frapper à leur tour du fer vengeur qu'elle avait caché encore tout sanglant dans son sein. Heureu-

lui présentant quelques grossières nourritures, adroitement cachées dans la muraille, la conjurait d'en prendre. — Il me serait impossible, bon Sozyme, répondait-elle, après toutes les angoisses de cette journée. —Ne vous laissez pas abattre, faites-vous violence, s'il le faut; la douleur a plus de prise sur nous quand notre corps est faible; allons, une goutte de ce vin vous ranimera, un morceau de cet agneau, il est très-tendre, un seul fruit, si vous voulez. — Vous l'ordonnez donc? — Oui, je l'ordonne comme si j'étais votre père; vous pardonnez..... — Ah! Sozyme, votre amour pour moi fait couler mes larmes; hélas, celles-ci sont au moins de joie, après tant d'autres qui ont été si amères. — Ne parlons pas de